



**HAL**  
open science

# Le Panathénaïque d'Aelius Aristide : les voies et les enjeux d'une nouvelle histoire d'Athènes

Estelle Oudot

► **To cite this version:**

Estelle Oudot. Le Panathénaïque d'Aelius Aristide : les voies et les enjeux d'une nouvelle histoire d'Athènes. La Seconde sophistique, Thomas Schmidt - université de Fribourg, Mar 2019, Fribourg, Suisse. pp.23-58, 10.1484/M.RRR-EB.5.110183 . hal-03264563

**HAL Id: hal-03264563**

**<https://u-bourgogne.hal.science/hal-03264563>**

Submitted on 30 Mar 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Titre** Le *Panathénaïque* d'Aelius Aristide : les voies et les enjeux d'une nouvelle histoire d'Athènes

**Résumé**

En partant du prologue du *Panathénaïque*, l'article analyse la façon dont Aristide met en œuvre le projet d'une nouvelle forme rhétorique propre à célébrer Athènes comme il se doit. L'orateur rejette la simple histoire factuelle pour une approche axiologique, qu'il justifie et commente en plusieurs lieux. De cité singulière qu'elle était, Athènes donne ainsi naissance à un paradigme historique, qui gagne un caractère universel. Par ailleurs, une partie de son histoire doit être évaluée selon des critères politiques romains. En créant un discours complexe et hybride, Aristide entend devenir un nouvel orateur attique.

**Mots-clés :** Aelius Aristide ; Athènes ; éloge ; empire romain ; histoire grecque ; *Panathénaïque* ; rhétorique grecque

**DOI :** 10.1484 /M.RRR-EB.5.110183

**Auteur :** OUDOT Estelle

**Rattachement institutionnel** Centre Pluridisciplinaire Textes et Cultures [CPTC]  
Université de Bourgogne.

*Le Panathénaïque d’Aelius Aristide :  
les voies et les enjeux d’une nouvelle histoire d’Athènes*

« Que personne d’entre vous, qui assistez en ce moment à mon discours ou en prendrez connaissance plus tard, ne condamne la précipitation ou la naïveté de toute l’entreprise, s’il est vrai que, loin de nous retrancher derrière une forme rhétorique plus ordinaire, loin de redouter le nombre de difficultés inhérentes à ce discours, nous avons assumé ouvertement une telle épreuve »<sup>1</sup>.

À l’évidence, célébrer Athènes exige de réaliser un exploit. C’est dans ces termes que dès le prologue, souhaitant, comme le veut l’usage, s’attacher la bienveillance de son public, Aristide qualifie le travail que requiert son *Panathénaïque*, longue célébration d’Athènes qu’il prononce lors d’une fête des Panathénées<sup>2</sup> – vraisemblablement sous le règne d’Antonin<sup>3</sup>. L’occasion, assurément, est belle : ce discours doit être prononcé à l’occasion d’une fête séculaire emblématique de la cité, rehaussée par Hadrien<sup>4</sup> – dans une cité embellie par de nouveaux monuments dus au philhellénisme d’Hadrien et à l’évergétisme d’Hérode Atticus, une cité siège d’écoles philosophiques anciennes et d’une chaire de rhétorique<sup>5</sup>.

La suite du prologue nous éclaire davantage. L’épreuve que l’orateur doit affronter résulte d’une double difficulté : l’objet loué, Athènes, est en soi d’une qualité et d’une richesse sans égale et la matière qu’elle offre à l’éloge est aussi immense « que la mer qui n’offre aucune limite au regard »<sup>6</sup>. De surcroît, Athènes a été maintes fois célébrée dans le passé<sup>7</sup> et riche est la tradition des textes qui l’honorent. Et si l’on pourrait croire, à l’instar d’un Isocrate que, « nécessairement les idées les plus grandes ont déjà été employées et <que> peu de chose reste encore à dire »<sup>8</sup>, tel n’est pas le point de vue d’Aristide. Tant s’en faut ! L’orateur de Smyrne, qui se désigne ailleurs par le terme d’ἀγωνιστής<sup>9</sup>, voit là à nouveau une double épreuve qui s’offre à lui : « il se mesure à chacun séparément et à tous collectivement »<sup>10</sup>.

---

<sup>1</sup> *Panathénaïque*, 3 : μηδεις δὲ ὑμῶν, ὃ νῦν τε παρόντες τοῖς λόγοις καὶ χρόνῳ συνεσόμενοι, μηδεμίαν προπέτειαν μηδὲ εὐήθειαν καταγνῶ τοῦ παντὸς ἐγχειρήματος, εἰ μήτε προσησάμενοι σχῆμα φαυλότερον τοῦ λόγου μήτε ἂ πολλὰ καὶ ἐργώδη τῷ λόγῳ πρόσεσι δέισαντες ὑπέστημεν ἐκ τοῦ φανεροῦ τοσοῦτον ἀγῶνα. Voir également *Panathénaïque* 75 et le *topos* selon lequel l’orateur court un danger plus grand à raconter les exploits de guerre de la cité que le danger qu’ont couru ceux qui les ont accomplis. Les citations que nous donnons du *Panathénaïque* suivent (sauf exceptions) le texte établi par Lenz-Behr 1976-1980 ; les traductions sont nôtres. Signalons l’édition, traduction et commentaire de J. H. Oliver (Oliver 1968).

<sup>2</sup> Cf. *Panathénaïque*, 185-188 et 404 ; Pernot 1993, p. 459-460.

<sup>3</sup> La date du *Panathénaïque* n’est pas établie avec certitude (Boulangier 1923, p. 148-149). Nous retenons la date de 155, proposée par C.A. Behr (Behr 1968, p. 87-88), consciente toutefois que cette date n’est étayée par aucune preuve réelle (cf. le point fait par F. Robert : Robert 2013, p. 437-438).

<sup>4</sup> Spawforth 1989.

<sup>5</sup> Cf. e.g. Shear 1981 ; Toulouse 2008.

<sup>6</sup> *Panathénaïque*, 5.

<sup>7</sup> *Panathénaïque*, 3 : « Nous arrivons après toutes les troupes si nombreuses qui ont écrit sur ces sujets et qui, avant nous, ont capté vos oreilles et c’est pour nous une tâche plus difficile de trouver ce dont nous devons nous garder plutôt que ce que nous devons exploiter ».

<sup>8</sup> *Panegyrique*, 74.

<sup>9</sup> *Panathénaïque*, 185. Sur la figure de l’orateur comme ἀγωνιστής, cf. Downie 2011.

<sup>10</sup> *Panathénaïque*, 3. Ces critiques rappellent par exemple celles que formule Diodore (I.1.3-8 et surtout I.3.1-4 où l’historien se livre à une critique raisonnée des carences des travaux de ses prédécesseurs : incapacité de relier les époques particulières entre elles, exclusion de certains sujets au nom de la difficulté, absence de projet d’histoire unitaire : “Ainsi, conclut-il, comme les époques et les événements sont rejetés dans trop d’ouvrages et chez différents historiens, leur appréhension devient malaisée à embrasser et à garder en mémoire”.

Ainsi, dès le prologue, le *Panathénaïque* se définit comme une somme qui va collecter la matière fournie par toutes les œuvres ayant traité d'Athènes dans le passé<sup>11</sup> – mais qui, en même temps, compte entrer en rivalité avec le projet de chacune d'entre elles.

Par chance, le propos d'Aristide se précise encore – et nomme quasiment les genres littéraires avec lequel il entend se mesurer. Ce sont les genres poétiques, l'histoire, les traités politiques, l'oraison funèbre et tous sont coupables de la même déficience. Aucun n'a été capable de prendre en charge l'intégralité de l'histoire d'Athènes et des valeurs incarnées et promues par la cité : les poètes se sont cantonnés « aux premiers temps de la cité et <à> ce qu'elle partage avec les dieux » – et ils ont fait du mieux qu'ils ont pu ; les historiens ont relaté les guerres « que la cité a menées contre les Grecs et les Barbares » – mais « par morceaux », sans les unifier dans leur propos (μεμερισμένως) ; enfin, les auteurs d'oraisons funèbres « saluent quelques-uns des morts de la cité »<sup>12</sup>. Mais, ajoute Aristide, « parmi ces auteurs, il en est même qui n'ont pas retracé les actions, comme le veut l'usage, mais qui se sont tournés vers une autre voie, par peur, à mon avis, d'être inférieurs à leur matière »<sup>13</sup>.

Bref, personne n'a composé une histoire continue d'Athènes<sup>14</sup> et restitué une image complète de la cité. Bien loin de cela, Athènes est dotée d'une histoire compartimentée par périodes (Thucydide ne se contente-t-il pas de prendre la suite d'Hérodote, et de centrer son sujet sur une guerre ?)<sup>15</sup> ou par sujet (« on a pu prendre en compte uniquement la constitution »<sup>16</sup>) et qui, même, peut être occultée, si l'on prend pour exemple l'oraison funèbre que Thucydide prête à Périclès, à laquelle Aristide fait implicitement référence. La conclusion est sans appel : « Il s'en faut de beaucoup qu'ils aient rendu compte de la totalité de la matière qu'offrait la cité » (οὕτω πολλοῦ τινος ἐδέησαν περὶ πάντων γε τῶν ὑπαρχόντων τῆ πόλει διεξελθεῖν)<sup>17</sup>.

C'est donc en creux qu'Aristide élabore la première définition de son projet, unique en son genre. Il réalisera enfin d'Athènes l'éloge total dont personne, jusqu'à lui, n'eut l'audace ou ne fut capable<sup>18</sup>. Tout d'abord, cet éloge sera à la hauteur des actions de la cité. À la différence des *epitaphioi logoi*, Aristide entend trouver la forme rhétorique qui rende compte des actes d'Athènes<sup>19</sup> et satisfaire ce παλαιὸς νόμος qui exige qu'on rende hommage à ses « pères nourriciers ». Ensuite, contrairement au travail des historiens, le *Panathénaïque*

---

<sup>11</sup> Cf. *Panathénaïque* 3 : « Bien que tous aient composé des éloges et des récits différents, ce qui a été omis par tous a été également accompli par tous ». Dans cette phrase en forme d'énigme ou de paradoxe, comme Aristide les aime, il faut comprendre : « Ce qui a été négligé par chacun séparément a été accompli par tous collectivement ».

<sup>12</sup> Plus loin, Aristide reprochera à l'oraison funèbre de masquer derrière l'action collective le courage des individus, « désireux de s'exposer à des malheurs dans l'intérêt du bien commun » (*Panathénaïque*, 86).

<sup>13</sup> *Panathénaïque* 4. Et Aristide poursuit : « La crainte qu'ils éprouvaient n'était sans doute pas impardonnable, mais en tout cas il s'en faut de beaucoup qu'ils aient rendu compte de la totalité de la matière qu'offrait la cité ».

<sup>14</sup> Aristide refuse de prendre en compte les Atthidographes et les auteurs de généalogies.

<sup>15</sup> Cf. *Or.* 28, 70-71, où Aristide analyse non sans humour la réaction d'irritation et d'orgueil de Thucydide face à Hérodote, réaction qui l'aurait conduit à exagérer l'importance de la guerre du Péloponnèse.

<sup>16</sup> *Panathénaïque*, 4.

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> *Ibid.* : « Bien que la cité excelle en des domaines aussi nombreux qu'importants, bien qu'elle n'ait laissé à ceux qui veulent la célébrer aucun lieu qui soit vierge, personne, jusqu'à ce jour, ne s'est encore lancé dans un éloge total ni n'a eu l'audace de le faire. » (Οὕτω πολλοῖς καὶ μεγάλοις τῆς πόλεως ὑπερεχούσης, καὶ τόπον οὐδένα τοῖς βουλομένοις εὐφημεῖν ἄργον παρεικυίας, οὐδεὶς πω μέχρι τῆσδε τῆς ἡμέρας εἰς ἅπαντα καθῆκεν ἑαυτὸν οὐδ' ἐθάρρησεν. Ce propos revient à la toute fin du *Panathénaïque* : « Athènes est, semble-t-il, la seule cité qui connaisse deux situations contradictoires : les hommes ont tenu sur elle quantité de discours et des plus beaux, et il n'en est pas un qui ait reçu des compliments plus faibles. Elle a été admirée plus que toutes les autres, mais elle n'a rien entendu qui fût digne d'elle » (*Panathénaïque*, 400).

<sup>19</sup> *Panathénaïque*, 1-2 et 6.

englobera tout l'objet que constitue Athènes et va, pour ce faire, créer une histoire enfin continue. La cité qui, jusque-là, était réduite à la portion que chaque œuvre percevait d'elle, va enfin être comprise à sa pleine mesure et gagner sa véritable intelligibilité<sup>20</sup>.

C'est à la fois à la mise en œuvre de ce projet et à son sens et ses enjeux que nous souhaitons consacrer ces quelques pages. Au-delà de l'étude des différentes sources, comment se mettent en place les critères rhétoriques d'une histoire enfin appropriée à Athènes ? Quelles incidences formelles – affectant les techniques narratives et les principes d'organisation – l'histoire d'Athènes a-t-elle sur l'éloge ?

C'est aussi, du même coup, une nouvelle histoire d'Athènes qui s'écrit, dont il conviendra d'identifier les caractères principaux. Au-delà du monde grec des cités, l'histoire d'Athènes non seulement gagne un statut d'histoire universelle, mais, de façon plus subtile, s'écrit désormais en termes romains. Nous tenterons de mesurer les enjeux littéraires et idéologiques d'une telle mutation.

## I. L'éloge par l'histoire et contre l'histoire

Toute l'œuvre d'Aristide témoigne d'une connaissance approfondie et précise de l'histoire d'Athènes – comme on peut l'attendre d'un intellectuel, « pur produit de la *paideia* grecque »<sup>21</sup>, qui a suivi le cursus traditionnel des études auprès du grammairien<sup>22</sup> et des rhéteurs dans l'Orient hellénisé et qui, ainsi, s'est aguerri aux exercices scolaires fondés sur le maniement d'un important matériau littéraire et historique des siècles classiques. Et de fait, son œuvre offre un spectre large des usages rhétoriques de l'histoire athénienne : il défend, par exemple, les quatre hommes politiques attaqués par le *Gorgias* dans un long discours dont la forme relève, en partie, de l'éloquence judiciaire<sup>23</sup> ; il est l'auteur dont nous avons gardé le plus grand nombre de déclamations (*meletai*) faisant fond sur des épisodes où Athènes est impliquée dans la guerre du Péloponnèse ou dans les délicates alliances qu'elle noue ensuite avec Thèbes et Sparte<sup>24</sup>. Enfin, dans les discours qu'Aristide adresse aux villes de l'Orient grec qui lui sont si familières, l'histoire des cités classiques ne laisse d'être sollicitée, et les Athéniens fournissent, à maintes reprises, des exemples de comportement politique ou civique. C'est à cette occasion que se forment les linéaments d'une réflexion sur l'utilité de l'histoire dans la rhétorique délibérative, et à travers elle, s'exprime aussi la conscience du décalage temporel, qui fait réfléchir ces intellectuels à l'adéquation du passé pour éclairer le moment présent<sup>25</sup>.

### *Une position de rupture*

C'est donc un lecteur des historiens et des orateurs classiques, un connaisseur averti de l'histoire d'Athènes, sensible à ses répercussions contemporaines, qui, dès le prologue du *Panathénaïque*, affiche une position de rupture. Et cette opinion se répète : à l'évidence, même

---

<sup>20</sup> *Panathénaïque* 5 : « Pour le dire simplement, tous ont mesuré la cité à l'aune de leur propre dessein ou de leur capacité, et non à la mesure de la cité ou de son histoire ; comme s'il regardait une mer immense qui n'offre aucune limite au regard, chacun n'admire que ce qu'il voit. », Ως δὲ ἀπλῶς εἰπεῖν, ἅπαντες ἢ τῷ βουλευματι τῷ σφετέρῳ μεμετρήκασιν ἢ τῇ δυνάμει τὰ πρὸς τὴν πόλιν, οὐ τῷ τῆς πόλεως μέτρῳ οὐδὲ τῷ τῶν πραγμάτων, ἀλλὰ ὡσπερ πελάγους ἀπείρου καὶ τοῖς ὀφθαλμοῖς οὐχ ὀρίζοντος ἕκαστος ὅσον καθορᾶ, τοῦτο θαυμάζει.

<sup>21</sup> Robert 2013, p. 12.

<sup>22</sup> Vix [à paraître].

<sup>23</sup> *Or.* 3 (*Pour les Quatre*).

<sup>24</sup> *Or.* 5-15.

<sup>25</sup> Cette réflexion reçoit un début de théorisation chez Plutarque, *Préceptes politiques*, 814A-C.

si la référence s'impose<sup>26</sup>, l'histoire n'est pas un bon modèle pour l'orateur. D'une part, aussi abondante soit-elle, elle échoue à relater toutes les actions de la cité : « Personne, déclare Aristide au moment d'aborder le récit des guerres médiques, même dans un simple récit (οὐδ' ἐν ἀπλῇ διηγήσει) n'a encore tout raconté, alors que tous ont parlé d'abondance de cette seule cité — ils ont presque été plus prolixes sur elle seule que sur toutes les autres réunies »<sup>27</sup> et par ailleurs, ce type de récit historique « nu » (συγγραφῆς ψιλῆς) entraînerait le discours jusqu'à la fête suivante<sup>28</sup>, prolixité à laquelle le temps de parole, aussi long soit il, n'autorise pas l'orateur<sup>29</sup>.

Face à ce double défaut, qui rend l'histoire impropre à donner une juste appréciation d'Athènes, Aristide répond par une sélection des faits – tâche difficile s'il en est<sup>30</sup> : « Nous avons choisi de dire ses exploits militaires les plus fameux, poursuit-il, sans rien omettre, dans la mesure du possible, des qualités que possède la cité. Et cela n'est pas possible si nous racontons chaque événement dans le détail, mais seulement si nous n'omettons aucune forme d'éloge »<sup>31</sup>. Clairement, ce sont les qualités de la cité qui doivent, toutes, être célébrées. Le critère d'exhaustivité est ainsi explicitement déplacé et transposé dans la sphère axiologique. Un tel glissement, de nature structurelle, va dicter sa forme au discours : il s'agit de n'omettre aucune forme d'éloge (μηδὲν εἶδος εὐφημίας)<sup>32</sup>. Ainsi se précise l'enjeu du discours : le *Panathénaïque* doit constituer une forme littéraire apte à célébrer toutes les formes de supériorité d'Athènes.

Pourtant, c'est bien une longue histoire linéaire d'Athènes qui nous est donnée à lire. Le discours retrace la suite des actions pacifiques et militaires de la cité – puisant sa matière à la fois dans l'oraison funèbre et dans la tragédie pour nourrir le récit des temps mythiques, mais aussi chez Hérodote, Thucydide, et – dans une moindre mesure – Xénophon, soit encore dans les œuvres de ceux-là mêmes dont Aristide récuse la légitimité<sup>33</sup>. Les trois-quarts du discours retracent les hauts faits d'Athènes de la période mythique (naissance autochtone, dons des dieux, rivalité entre Athéna et Poséidon, accueil des Héraclides, pacification de la mer Egée, combats contre les Amazones) à la période historique (guerres médiques, *Pentécontaétie*, guerre du Péloponnèse, guerres entre les Grecs au IV<sup>e</sup> siècle) et s'interrompt avec Philippe de Macédoine et Alexandre (§314-316 et § 331)<sup>34</sup>. La dernière partie (qui s'ouvre au §332) est, quant à elle, de nature thématique et procède à une série de récapitulations des différents titres de supériorité dont Athènes peut se prévaloir (sa langue et sa littérature, les honneurs qu'elle a reçus de tous, ses relations avec les dieux, la beauté de la ville, sa constitution...). Cette partie

<sup>26</sup> Cf. *Panathénaïque*, 297 : « Je suis entouré par des faits de toute sorte comme s'il s'agissait d'écrire l'histoire de cette même période », περιίσταται δέ με παντοδαπὰ ὥσπερ ἐν συγγραφῇ τῶν αὐτῶν χρόνων.

<sup>27</sup> *Panathénaïque*, 90.

<sup>28</sup> *Panathénaïque*, 230 : καὶ γὰρ ἂν εἰς τὴν ἐπιούσαν πεντετηρίδα ἐκτείνοντο ὁ λόγος.

<sup>29</sup> *Panathénaïque*, 185. Sur la durée du discours, cf. Pernot 1993, p. 459-460.

<sup>30</sup> Aristide s'en ouvre à plusieurs reprises : « En réalité, il est tout aussi difficile, écrit-il en manière de transition vers le récit des Guerres Médiques, de trouver ce qu'il faut laisser de côté et d'évoquer comme il se doit ce qui l'a emporté », *Panathénaïque*, 90). Voir également, comme exemple de prétériton, *Panathénaïque*, 297-298 (« Que laisser de côté ? Que raconter ?... »).

<sup>31</sup> *Panathénaïque*, 230 : Τῶν μὲν κατὰ τοὺς πολέμους πράξεων τὰς γνωριμωτάτας εἰπεῖν, τῶν δ' ὑπαρχόντων ἀγαθῶν τῇ πόλει καθ' ὅσον δυνατὸν μηδὲν παραλείπειν. ταῦτα δ' ἐστὶν οὐκ ἂν διὰ πάντων ἕκαστα λέγωμεν, ἀλλ' ἂν μηδὲν εἶδος εὐφημίας παραλείπωμεν.

<sup>32</sup> Cf. également *Panathénaïque*, 90. Sur la sélection des actions les plus révélatrices, cf. Boulanger 1923, p. 365 et 371-372.

<sup>33</sup> Les sources historiques ont été depuis longtemps répertoriées : Haury 1888 ; Beecke 1908 L'influence d'Isocrate (notamment le *Panegyrique*) est également majeure : Hubbell 1913. Sur les principales déformations infligées par les nécessités de l'éloge, Pernot 1993, p. 525-529. Voir également Gascó 1992.

<sup>34</sup> Voir le plan selon les *kephalaia* respectant la topique dans Pernot 1993, p. 324.

a quitté la trame chronologique du discours, mais fait référence, à plusieurs reprises, à l'époque contemporaine de l'orateur<sup>35</sup>.

### *Ecrire l'histoire de l'ἥθος d'une cité*

Il convient de partir du postulat même que pose Aristide : Athènes est dotée d'une φύσις et d'un ἥθος particuliers ; elle forme une entité, souvent personnifiée, qu'elle apparaisse par le terme propre de πόλις ou, métonymiquement, par son peuple, ensemble indifférencié et immuable<sup>36</sup>. Ces termes d'ἥθος et de φύσις, présents tout au long du discours, renvoient la plupart du temps à la constance de son comportement à travers le temps<sup>37</sup>. Avant même son entrée dans l'histoire, le peuple athénien, par sa naissance autochtone, incarne des qualités qui sont originelles et qui se rangent sous le titre de la *philanthrôpia*, une *humanité* s'exprimant à la fois par la bonté et le courage. Aussi le récit, fidèle en ce sens au processus de l'oraison funèbre bien analysé par N. Loraux<sup>38</sup>, aura-t-il pour fonction d'offrir un ensemble de faits, d'actions et de paroles qui, tous, illustrent, répètent et confirment, au fil du temps, la valeur foncière des Athéniens. Dès leur apparition, dès les premiers actes de leur geste mythique, se met en place une série d'archétypes de comportements. Ces modèles sont destinés à fonder, chez les Athéniens, une exemplarité originelle susceptible ensuite de s'incarner dans chacune de leurs résolutions et de leurs actions, qui en montrent toutes les facettes sans lui faire subir de déperdition.

Cette conception même d'une Athènes dotée d'une essence impose au récit historique une logique fondamentalement organique. C'est précisément cette démarche qu'expose Aristide dans plusieurs de ses commentaires métadiscursifs : comment fabriquer le récit d'un ἥθος ?

### *Par où commencer ? Comment finir ?*

Une des premières difficultés qui se posent au récit historique est celle de l'ἀρχή<sup>39</sup>. D'une part, cette cité est, comme le disait déjà Isocrate, « la plus ancienne de ce que la mémoire a gardé » (πρεσβυτάτην τῶν ἐν μνήμῃ)<sup>40</sup> - et surtout ses débuts, loin d'être fixés, par une date de fondation, « remontent au-delà de ce qui est visible et que l'on peut atteindre » (τὴν ἀρχὴν ἀνῆκειν εἰς τὸ πλέον τοῦ φανεροῦ καὶ προχείρου λαβεῖν)<sup>41</sup>. Mais la difficulté tient surtout au fait que la *nature* d'une cité défie toute origine chronologique. Ainsi, nombreux sont les débuts possibles et, précise Aristide, « il est impossible, bien sûr, de les adopter tous simultanément, comme il n'est pas facile de déterminer lequel d'entre eux prévaudra sur les autres »<sup>42</sup>.

<sup>35</sup> Sur la façon dont Aristide dispose les *topoi* de l'éloge pour aboutir à une histoire d'Athènes, cf. Pernot 1993, p. 324-325.

<sup>36</sup> Le *Panathénaïque* raconte l'histoire d'un personnage collectif – ce qui, par exemple, explique qu'Athènes n'ait nullement besoin de la guerre de Troie, bonne pour les peuples « qui ne peuvent rien citer de leur œuvre commune » et en sont réduits à se raccrocher à la gloire d'un seul héros (*Panathénaïque*, 376). Si quelques individus (Aristide le Juste, Thémistocle, Conon...) apparaissent dans la narration, le fait est rare et Aristide dit qu'il comble là les carences de l'oraison funèbre (cf. *Panathénaïque* 86-87). La personnification de la cité se traduit également par des prosopopées – dont la plus importante est sans doute le raisonnement qu'elle tient pour ne pas revendiquer le commandement de la flotte grecque avant la bataille de Salamine (§193-194).

<sup>37</sup> Ce caractère permanent et inaltérable interdit qu'Athènes ait, à la différence d'autres cités, une biographie calquée sur l'existence humaine.

<sup>38</sup> Loraux 1993.

<sup>39</sup> Oudot 2006a.

<sup>40</sup> Isocrate, *Panegyrique* 23.

<sup>41</sup> *Panathénaïque*, 7.

<sup>42</sup> *Panathénaïque*, 7 : πολλὰς... τὰς ἀρχὰς ὁ λόγος προδείκνυσιν, ἄς οὔτε ὁμοῦ ποιήσασθαι δὴ που δυνατὸν οὔθ' ἦτις ἀρχὴ ταῖς ἄλλαις εἶναι νικήσει ῥάδιον κρίναι.

Aristide surmonte l'obstacle en substituant à un point de départ temporel une ouverture géographique. Certes, ce choix répond aux exigences de la topique de l'éloge de ville<sup>43</sup> – mais Aristide les transcende. L'ouverture de l'éloge par la géographie de l'Attique n'est pas ici une façon de vanter le site et la situation de la cité et de sa contrée (ces considérations interviendront seulement dans la partie thématique)<sup>44</sup> ; elle permet avant tout de donner à *voir* la nature du peuple qui l'habite. Le tracé du littoral, le cercle des îles au large de la côte, la forme même de l'Attique sont la traduction visuelle des qualités fondamentales des Athéniens, résumées en une *philanthrôpia* grâce à laquelle ils accueillent les peuples avec joie, en une sorte de danse, et les protègent. Le pays, s'avancant dans la mer, tend la main aux voyageurs, leur offre des mouillages et des ports ; les îles forment un chœur et comme les propylées, préparent la voie vers le centre de la cité<sup>45</sup>. Bref, « on verra que la nature de notre pays répond à la nature de ses habitants », écrit Aristide<sup>46</sup>. Et un tel paysage, ajoute-t-il, est la « preuve visible que les dieux ont fait de la cité une protection pour la Grèce et que c'est à elle seule qu'il revient, par nature, de diriger le peuple grec »<sup>47</sup>.

Un tel début, immémorial, fige d'emblée l'histoire du peuple athénien et détermine en même temps la nature du récit qui va suivre : l'histoire, par principe, exclut toute possibilité d'évolution – qu'elle soit progrès ou dégradation. Corollairement, le récit des actions d'Athènes, qui ne font qu'illustrer le caractère d'un peuple, peut prendre fin à n'importe quel moment, tout comme il peut durer indéfiniment. À plusieurs reprises, l'orateur feint de s'arrêter – marquant une pause qui, certes, lui donne l'occasion d'un récapitulatif – mais qui signifie avant tout qu'Athènes est tout entière en chacun de ses actes<sup>48</sup>.

*Les voies du récit : un récit qui reflète la continuité et la cohérence d'une politique.*

Par ailleurs, un tel début et ce qu'il signifie a une incidence directe sur les voies mêmes du récit. L'ἥθος de la cité confère à toutes ses actions une homogénéité parfaite. Et cette cohérence politique et éthique, qui découle de la naissance même des Athéniens, dicte sa forme au discours qui la célèbre : ce sont les faits eux-mêmes qui conduisent sur la voie du récit (vñv δ'αὐτὰ τὰ πράγματα ταύτην ἄγει) et ce qu'ils exigent n'est pas « une promenade faite au gré du hasard » (οὐ τοῦ τυχόντος δρόμου)<sup>49</sup>.

À plusieurs reprises, Aristide souligne l'adéquation naturelle entre la logique de son récit et la cohérence (συνέχεια) et la continuité (ἀκολουθία), qui toutes deux caractérisent la politique des Athéniens, dans leurs réflexions comme dans leurs actions. C'est bien la constance d'une politique, sans rupture réelle ni solution de continuité, qui dicte à l'orateur l'enchaînement logique des événements et des faits dans sa narration (ἀκολουθία). Il présente en effet la ligne politique de la cité comme une « longue succession d'actes qui ne connaît pas

<sup>43</sup> Si l'on suit Ménandros il est plus courant de commencer par la « fondation » de la cité pour ensuite traiter de la situation et du site » (Ménandros II, 383.9-11 ; 26-31). Mais Aelius Aristide adopte la seconde disposition et traite la « fondation » d'Athènes en second lieu, parce qu'elle correspond en même temps au *genos* (= autochtonie) : Pernot 1993, p. 202-203. En outre, on a reconnu là une forme d'imitation du début des *Poroi* de Xénophon.

<sup>44</sup> *Panathénaïque*, 351-353.

<sup>45</sup> *Panathénaïque*, 8-11.

<sup>46</sup> *Panathénaïque*, 8 : Ἡ γὰρ τῆς χώρας ἡμῶν φύσις τῇ φύσει τῶν ἀνδρῶν συμβαίνουσα φανήσεται.

<sup>47</sup> *Panathénaïque*, 9 : Μάλα ἐναργῆς συμβαλεῖν ὅτι τῆς Ἑλλάδος ἐστὶν ἔρμα ὑπὸ τῶν κρειττόνων πεποιημένον καὶ μόνη ταύτη κατὰ φύσιν ἔστιν ἡγεῖσθαι τοῦ γένους.

<sup>48</sup> Voir e.g. *Panathénaïque* 113 : la bataille de Marathon synthétise toutes les qualités d'Athènes et pourrait marquer la fin de l'éloge. Voir également §317.

<sup>49</sup> *Panathénaïque*, 289.

d'interruption » (διὰ πολλῆς καὶ συνεχοῦς τῆς ἀκολουθίας σφύζεται)<sup>50</sup> – comme en témoigne, par exemple, le traitement qu'elle accorde aux réfugiés, qu'il s'agisse des Héraclides des temps mythiques ou, plus tard, des Messéniens qui trouvent refuge en ses murs après la défaite de l'Ithôme. Mieux encore – quand une rupture apparaît accidentellement dans son histoire, Athènes la résout et rétablit immédiatement la continuité (ἀκολουθία). L'épisode de la *stasis* des Trente en 404-403, à ce titre, est révélateur : il apparaît non pas comme un moment de déchirements et de fractures, mais comme un épisode où les Athéniens ont fait montre de leurs qualités coutumières (« le courage dans les combats et les décisions adéquates après l'action », c'est-à-dire la décision d'amnistie). De la sorte, écrit Aristide, les Athéniens « furent cohérents avec leurs actions d'antan (ἀκολούθους ταῖς ἄνω πράξεσιν) dans leurs décisions postérieures et dans la réalisation qu'ils leur donnèrent »<sup>51</sup>. Et, en même temps, l'événement agit sur la forme même du récit : ainsi résolu, cet épisode pourrait, explique Aristide, ne pas interrompre le fil continu de l'histoire des Athéniens : « Si on voulait ne pas tout raconter, on pourrait occulter le malheur survenu au cours de la guerre » (εἴ τις βούλοιο μὴ πάντα διηγείσθαι, ἐνεῖναι κλέψαι τὴν συμβᾶσαν ἐπὶ τοῦ πολέμου συμφορὰν)<sup>52</sup>.

C'est à nouveau en invoquant la nécessaire harmonie entre le discours et son objet qu'Aristide justifie la plupart du temps les voies qu'il choisit de suivre. Ainsi s'expliquent les nombreuses mentions qu'il fait des omissions<sup>53</sup>, anticipations<sup>54</sup>, retours en arrière<sup>55</sup>, digressions<sup>56</sup> qui marquent son discours et qui ne sont telles que pour un lecteur inattentif à la cohérence de la politique d'Athènes – tout entière sous le signe de la *philanthrōpia* : « Comme, dans une seule source, l'eau que l'on fractionne se mélange à nouveau pour former un seul filet, les guerres menées pour répondre à la nécessité de ceux qui ont besoin d'aide et les avantages dispensés par la sagesse se rejoignent dans les bienfaits ; les actions que la cité mène pour elle-même et celles qui s'adressent aux hommes dans le besoin se rejoignent dans les guerres »<sup>57</sup>.

Au nom de cette cohérence, ce sont les procédures d'élaboration d'un discours qui sont exposées. Chaque nouveau thème est l'occasion de bifurcations – de plusieurs « tronçons de voie » (τμήματα), dont chacun donne une suite logique à ce qui précède (τοῖς μὲν εἰρημένοις ἕκαστον ἐφεξῆς) sans toutefois que l'orateur puisse encore percevoir clairement la succession linéaire (τὴν διαδοχὴν)<sup>58</sup>. Ces parcours adventices sont présentés, dès l'ouverture du

<sup>50</sup> *Panathénaïque*, 71. Cf. également 67 : « Je veux procéder à un résumé succinct pour montrer la cohérence de la ligne politique d'Athènes à l'égard du monde grec... », τοῦτο δὴ βούλομαι διὰ βραχέων ἐπανελθὼν ἐξετάσαι καὶ δεῖξαι τὴν συνέχειαν τῆς πολιτείας, ἣ κέχρηται πρὸς τὸ Ἑλληνικὸν ἢ πόλιν...

<sup>51</sup> *Panathénaïque*, 257.

<sup>52</sup> *Ibid.* Cf. Oudot 2003.

<sup>53</sup> *Panathénaïque* 92 ; 289 ; 368 ; 371 ; 392. Voir également 17 (omission évitée), 215 et 317 (omissions refusées) et surtout 230 (il convient d'omettre le détail des événements pour n'omettre aucune forme d'éloge).

<sup>54</sup> *Panathénaïque*, 13 ; 17 ; 42 ; 53.

<sup>55</sup> *Panathénaïque*, 40 ; 50 ; 78 (« Servons-nous à présent des faits par lesquels nous avons commencé tout à l'heure d'examiner l'humanité d'Athènes... ») ; 136 ; 277. Voir également le choix qu'il fait de placer l'apologie de l'attitude d'Athènes envers Mélos et Skionè (302-312) parmi les événements du IV<sup>e</sup> siècle, cf. Pernot 1993, p. 326 (l'habileté consiste à intercaler l'argument faible entre deux arguments forts) et p. 684.

<sup>56</sup> *Panathénaïque*, 35 ; 77 ; 151 ; 192. Le terme d'ἐκδρομή apparaît dans le prologue : célébrer Athènes entraîne nécessairement dans des voies écartées, des échappées (*Panathénaïque*, 3).

<sup>57</sup> *Panathénaïque*, 345 : ὅσπερ γὰρ ἐν μιᾷ πηγῇ πάνθ' ὅσα ἂν μερίσης πάλιν εἰς ἄλληλα συρρεῖ καὶ μίγνυται, εἰς μὲν τὰς εὐεργεσίας οἱ τε πόλεμοι τῇ χρειᾷ τῶν δεηθέντων καὶ τὰ ἀπὸ τῆς σοφίας ἀγαθὰ, εἰς δ' αὖ τοὺς πολέμους τὰ τε οἰκεῖα καὶ τὰ ὑπὲρ τῶν δεηθέντων.

<sup>58</sup> *Panathénaïque*, 39 : Aristide conclut la partie consacrée au peuplement de l'Attique et à la nourriture des hommes : « Nous en avons bel et bien terminé avec le développement qui s'achève ici, écrit-il alors. À partir de là, comme sur une route, deux ou plusieurs tronçons de route s'offrent à nous, et bien que chaque thème prenne la suite de ce qui a été dit, si on les traite l'un après l'autre, on ne voit pas encore clairement s'ils préservent mutuellement une succession linéaire » (καὶ τοῦτο μὲν ἐνταυθοῖ λήξαν τελέως ἡμῖν διήνυσται, τὰ δ' ἐντεῦθεν

*Panathénaïque*, comme la forme idéale pour célébrer Athènes. Le discours est difficile, malaisé à mener à son terme, parce qu'il comporte de nombreuses échappées (ἐκδρομαί) : « En prendre une vue d'ensemble, explique en effet l'orateur, et parcourir jusqu'au bout chacune d'entre elles est chose impossible sauf à être accompagné d'une chance immense et éclatante »<sup>59</sup>. Plus loin dans l'éloge, Aristide invitera le lecteur à ne pas le juger trop vite sur ce qu'il prendrait pour des répétitions et donne une forme de justification théorique à la « digression » :

« Que personne n'aille penser que nous nous attardons plus qu'il n'est nécessaire ni que nous reprenons un travail déjà accompli ; que l'on considère au contraire la grande utilité, le motif et la visée de chaque argument. Et si l'on procède à cet examen, on trouvera que la matière du discours est abondante, que chaque élément n'a été dit qu'une seule fois et que tous nécessairement rivalisent entre eux, au point qu'on ne peut en laisser aucun sans l'honorer, et que l'on ne peut tomber d'accord avec un plan différent. On comprendra que chaque digression relève en fait de la cohérence et de la continuité (...) »<sup>60</sup>.

Ainsi se fait jour, en quelque sorte, une rhétorique de l'assemblage et de la suture par laquelle l'orateur souligne que son discours suit les voies du destin réservé à Athènes et en épouse les détours. Par exemple<sup>61</sup>, si l'éloge de l'Attique convenait a priori pour ouvrir l'hommage rendu à Athènes, il n'en demeure pas moins que « parler ainsi revient à célébrer un festin en commençant par les friandises »<sup>62</sup>. Ce qu'il faudrait évoquer avant tout, dit Aristide, c'est « le fruit le plus propre à l'Attique, son fruit et son ornement le plus important, qui embrasse tout ce qui la caractérise »<sup>63</sup>, c'est-à-dire l'être humain<sup>64</sup>. S'agit-il de passer au thème suivant, celui de la nourriture, il ne manque pas de préciser qu'il choisit d'exposer à la suite (ἐφεξῆς) le thème « qui, par nature, vient en second et qui apporte une *confirmation* à celui qui précède » (τὸ τῆ φύσει δεύτερον καὶ τὸ πρὸ αὐτοῦ βεβαιούν)<sup>65</sup>. En bonne mère nourricière, la terre fournit des ressources aux hommes, aidée par les contributions des dieux. « Or, ajoute Aristide, ces dons (...) ne confèrent pas seulement à la cité prestige et grâce, ils *apportent des preuves considérables de mon premier propos* (τεκμήρια παμμεγέθη τοῦ πρώτου λόγου) et, plus que tout autre fait, ils donnent l'illustration que c'est bien sur cette terre que l'homme s'est dressé en premier ». Et ces faits sont aussi « des signes mutuels de vérité » (σημεῖα τῆς ἀληθείας ἀλλήλοις ἐξῆς εἶναι) : les hommes, nés sur cette terre, avaient nécessairement les premiers besoins. Que ces besoins aient été satisfaits est la preuve que les Athéniens étaient « aimés des dieux » mais, poursuit Aristide, « comment peut-on logiquement (οὐκ εὐλογον) ne pas considérer que des hommes que l'on a jugés dignes de naître les premiers sont aimés des dieux ? »<sup>66</sup>.

La plupart des commentaires d'Aristide sur les chemins qu'il emprunte sont là pour mettre au jour la parfaite homogénéité de son sujet. Paradoxalement, c'est à travers les ruptures,

---

ὥσπερ ὁδοῦ διττὰ φέρει καὶ πλείω τμήματα τοῖς μὲν εἰρημένοις ἕκαστον ἐφεξῆς, ἐν μέρει δ' εἰπεῖν, εἰ σώζοντα ἐν ἀλλήλοις τὴν διαδοχὴν, οὕτω δῆλον). Cf également *Panathénaïque*, 17 (Aristide a décrit, autour du centre symbolique, les cercles concentriques qui se forment autour d'Athènes, mais il s'interrompt : « Ici notre propos, en s'attachant à la succession des thèmes qui se présentaient, nous a détourné de notre voie. Il faut nous tourner à nouveau vers l'Attique... »).

<sup>59</sup> *Panathénaïque*, 3 : ἄς [= πάσας τὰς ἐκδρομάς] καὶ συνιδεῖν ἀπάσας καὶ διελέσθαι καθ' ἑκάστην καὶ πληρῶσαι διὰ τέλους ἀδύνατον μὴ οὐ σὺν μεγάλῃ καὶ λαμπρᾷ τῇ τύχη.

<sup>60</sup> *Panathénaïque*, 151 ; voir également 92.

<sup>61</sup> Voir également *Panathénaïque*, 189.

<sup>62</sup> *Panathénaïque*, 24 : Ἀλλὰ ταῦτα μὲν ἐστὶν ὥσπερ ἀπὸ τῶν τραγημάτων τὴν εὐωχίαν σεμνύνειν.

<sup>63</sup> *Ibid.* : τὸν δὲ οἰκειότατον καὶ μέγιστον τῆς χώρας καρπὸν τε καὶ κόσμον καὶ ὃς ἅπασαν ἔχει τὴν ἐπιτηδειότητα συλλαβῶν...

<sup>64</sup> Point de départ de la nature (ἀφορμὴ τῆς φύσεως), elle a produit des hommes « qui avaient atteint le plus haut degré d'excellence, car ce qu'elle portait, loin d'être importé, lui était propre » (25).

<sup>65</sup> *Panathénaïque*, 31.

<sup>66</sup> *Panathénaïque*, 33.

les reprises, les ajouts du récit que se manifeste l'unité remarquable d'Athènes. Il faut toutes ces bifurcations et ces écarts pour prouver la constance des vertus de la cité, quel que soit le type d'événement et quelle que soit l'époque.

Au bout du compte, c'est l'image du cercle ou de la circularité qui s'impose comme métaphore du récit parfait pour rendre compte d'Athènes. Tout peut être début et fin à la fois<sup>67</sup> : « Comme dans un cercle, le discours offre un grand nombre de débuts possibles »<sup>68</sup>, écrit l'orateur au moment d'ouvrir l'éloge proprement dit de la cité. Et plus loin, lorsqu'il ouvre l'examen des actes guerriers, il a conscience d'illustrer tout autant la φιλανθρωπία d'Athènes dont il vient de parler : « Arrivés à la fin, nous revenons au début », constate-t-il<sup>69</sup>.

La composition si particulière du *Panathénaïque* matérialise, en quelque sorte, la conception d'ensemble de l'ἀρετή d'Athènes et des différentes formes qu'elle sait prendre.

### *Un démarquage du travail de l'historien*

En commentant ainsi au fur et à mesure l'élaboration du *Panathénaïque*, Aristide prend aussi position face à l'histoire. Ainsi, lorsqu'il désigne la voie de son discours, il reprend en réalité la métaphore des ὁδοὶ λόγων que parcourt l'historien. Comme Hérodote, qui « cheminera plus avant dans son récit » (ἐς τὸ πρόσω τοῦ λόγου), Aristide est lui aussi appelé et entraîné par les actions d'Athènes « plus avant dans son propos »<sup>70</sup> – mais toute la narration du *Panathénaïque* dit que ces voies ne cessent de se ramifier et se subdiviser, tant est riche le passé d'Athènes. De même, l'orateur joue des critères de l'enquête : il feint de les reprendre, pour les priver, en fait, de leur fonction épistémologique. Ὀψις et ἀκοή ne sont plus principes d'information, utilisés pour évaluer la fiabilité des connaissances sur les coutumes, les faits et les paroles. Elles sont là, par exemple, pour authentifier ce qui ne peut être sujet à caution – la forme de l'Attique, que l'on peut voir (ὄψει), correspondant à ce que la mémoire (μνήμη) a gardé (les τρόποι des Athéniens)<sup>71</sup>. De plus, les deux critères de témoignage visuel (τὰ ὀρώμενα) et de tradition rapportée (τὰ λεγόμενα) ne fonctionnent pas selon un principe de complémentarité ni selon la hiérarchie qui est traditionnellement la leur. Ici, au contraire, ils s'additionnent et se renforcent. « À ce que l'on voit répond ce que l'on dit, et que l'on ne peut mettre en doute »<sup>72</sup> écrit Aristide, articulant la présentation géographique de l'Attique en image d'accueil au rappel mythologique : Léto dénoua sa ceinture à Zôster en Attique et donna son nom à l'endroit ; puis elle gagna les îles, aborda à Délos et enfanta les dieux qui protégèrent Athènes. Ainsi, c'est par son paysage – c'est-à-dire d'emblée et éternellement – qu'Athènes répond aux deux critères de l'enquête historique<sup>73</sup>. Enfin, le *Panathénaïque* emprunte à l'histoire le lexique de l'enquête. À plusieurs reprises, il est présenté comme le résultat d'un

<sup>67</sup> Cf. Hermogène, *Art Rhétorique – L'invention*, 195.20-196.8.

<sup>68</sup> *Panathénaïque*, 7 : πολλὰς ὅσπερ ἐν κύκλῳ τὰς ἀρχὰς ὁ λόγος προδείκνυσιν.

<sup>69</sup> *Panathénaïque*, 75 (Voir également la conclusion de la longue transition citée plus haut : « Une fois encore, mon propos revient à son point de départ », *Panathénaïque*, 33).

<sup>70</sup> Hérodote I.95.1 ; voir également I, 5 (τοῦτον σημήνας προβήσομαι ἐς τὸ πρόσω τοῦ λόγου) ; Aristide, *Panathénaïque*, 114 (Οὐ μὴν ἐῶσί γε ἀπελθεῖν αἱ πράξεις, ἀλλὰ καλοῦσι καὶ προσάγουσιν εἰς τὸ πρόσω τοῦ λόγου). Darbo-Peschanski 1995, p. 24.

<sup>71</sup> *Panathénaïque*, 8-10 et 14-15 : on voit que l'Attique fait un rempart à la Grèce (9), offre des ports et des îles pour accueillir les voyageurs (10), occupe le centre du monde grec / on se souvient et la tradition dit que les Athéniens ont toujours manifesté leur *philanthrôpia*, « par la douceur de leurs manières et leurs actes de sociabilité » (8), ont toujours fait rempart pour protéger les Grecs (8), qu'Athènes est le foyer commun du peuple grec (14) et a toujours été la rivale et l'ennemie des Barbares (15).

<sup>72</sup> *Panathénaïque*, 13 : τοῖς δ'ὀρωμένοις συμβαίνει καὶ τὰ λεγόμενα, οἷς οὐκ ἔνεστιν ἀπιστεῖν.

<sup>73</sup> D'une façon générale, Aelius Aristide se livre à des jeux métatextuels avec Hérodote – comme nous tenterons de le montrer dans une étude ultérieure portant spécifiquement sur le récit des Guerres Médiques : pour ὄψις et ἀκοή, cf. *Panathénaïque* 116 et 126.

examen rigoureux (ἀκριβέστερον ἐξήτασται)<sup>74</sup>. Ainsi, lorsqu'il s'agit d'aborder le combat des Thermopyles, l'éclat et le caractère inédit des actions d'Athènes, à quoi s'ajoute que nul poète et nul prosateur ne sont parvenus à en rendre compte correctement<sup>75</sup>, expliquent qu'Aristide ne laisse « rien sans le travailler ou l'examiner » (οὐδὲν οὖν ἀργὸν οὐδ' ἀνεξέταστον εἰκὸς παραλιπεῖν)<sup>76</sup>. Toutefois l'examen porte essentiellement sur des faits ou des époques que l'orateur lui-même dit inaccessibles à la connaissance. C'est, en effet, en procédant « à un examen depuis les origines » (σκοπῶν ἐξ ἀρχῆς) qu'on découvrirait que « l'éducation – devenue un usage reconnu de tous et commun à tous – tient des Athéniens son nom et son existence<sup>77</sup>. Mais les origines d'Athènes « remontent au-delà de ce qui est visible et que l'on peut atteindre » (τὴν ἀρχὴν ἀνήκειν εἰς τὸ πλεον τοῦ φανεροῦ καὶ προχείρου λαβεῖν)<sup>78</sup>. Ainsi, l'enquête n'obéit à aucun paramètre de la recherche historique, et le terme paraît en quelque sorte désémanché<sup>79</sup>.

Poser comme principe un ἥθος d'Athènes occasionne un récit qui superpose un principe organique au déroulement chronologique. Mais la forme du discours n'est pas seule à être affectée. Derrière cette structure, c'est aussi et surtout une nouvelle image de l'histoire d'Athènes qui est recherchée.

## II. D'une histoire universelle à une histoire de Rome ?

Athènes, qui est avant tout un ἥθος, un caractère et une essence, s'emploie à modifier les caractéristiques de l'histoire. À travers des types de décisions, d'actions et de comportements, elle génère une histoire modélisante, qui dépasse le monde des cités grecques – et clairement, son histoire est réécrite en termes d'histoire universelle.

Dépourvue de date de fondation, Athènes est présentée comme première dans le temps<sup>80</sup>. De surcroît, elle n'est pas seulement la cité qui a donné naissance à son propre peuple. L'origine autochtone des Athéniens n'est qu'un effet d'une réalité beaucoup plus large : c'est en fait les premiers hommes que l'Attique a enfantés. Elle devient ainsi « patrie d'origine de l'homme (πρώτη πατρις ἀνθρώπου) – une mère et une nourrice commune à tous, le point de départ de la nature humaine... » (μήτηρ καὶ τροφὸς κοινὴ καὶ τῆς φύσεως ἀφορμὴ)<sup>81</sup> et donne en partage à l'ensemble des hommes les dons qu'elle a reçus de Déméter<sup>82</sup>.

<sup>74</sup> *Panathénaique*, 114.

<sup>75</sup> *Panathénaique*, 152 : « Un sujet sur lequel les mots des poètes n'ont pas été à la hauteur, où tout le pouvoir de l'éloquence a été vaincu, un sujet que tous admirent, comme sous un choc, plus encore que s'ils avaient regardé chaque fait dans le détail, c'est le sujet sur lequel<sup>75</sup> nous livrons en discours un combat aussi important – ou peu s'en faut – que celui que les hommes de ce temps-là ont livré en actions... »

<sup>76</sup> *Panathénaique*, 152-153.

<sup>77</sup> *Panathénaique*, 1.

<sup>78</sup> *Panathénaique*, 7.

<sup>79</sup> Cf. N. Loraux, à propos de l'oraison funèbre classique : « Au contraire des historiens qui ne choisissent leur objet qu'après s'être assurés de la validité des documents qu'ils utiliseront, les orateurs se soucient peu d'appuyer leurs développements sur des témoignages sûrs, préférant se réclamer de véritables traditions mythiques et s'abritant finalement derrière la grandeur d'Athènes : l'autorité de la cité fonde le récit qui, à son tour, confirme la cité dans son être idéal. Au contraire de l'historiographie, l'oraison funèbre ne cherche pas, ne pose pas de questions ; elle sait déjà et dit ce qu'elle sait » (Loraux 1993, p. 167).

<sup>80</sup> Sur l'argument d'antériorité, cf. Pernot 1993, p. 705-706.

<sup>81</sup> *Panathénaique*, 25. Cf. *Ménexène*, 237d-e – seule oraison funèbre classique qui présente l'Attique comme le lieu d'origine de l'humanité, faisant ainsi de ce *topos* un des éléments du pastiche. Cf. Loraux 1996, p. 21-26 ; Oudot 2001.

<sup>82</sup> *Panathénaique*, 31-33.

Cité primordiale, elle a accompli tout ce qui fonde l'histoire des autres cités. Comme un coureur, elle a mené la course à son terme et, poursuit Aristide, « bien avant que d'autres ne se mettent à accomplir des actions identiques, la cité avait pris une longue avance »<sup>83</sup>.

Mais cette préséance temporelle est bientôt remplacée par des critères de valeur : ce n'est pas tant son ancienneté que sa politique qui fait d'Athènes un modèle universel. Aristide l'écrit clairement : « Bien qu'elle soit la plus ancienne des cités grecques, c'est parce qu'elle accueille les hommes du monde entier et non parce qu'elle fut la première à prendre possession de l'endroit qu'elle est, pour la race grecque, comme une patrie et un foyer communs »<sup>84</sup>.

De ce statut de foyer commun à l'humanité découle que tout étranger trouve en Athènes sa véritable patrie – et de là s'explique la politique d'accueil, d'acculturation et de diffusion que la cité ne va cesser de mettre en œuvre. Comme dans l'oraison funèbre, les temps mythiques ont pour fonction de modéliser cette politique. Athènes offre, dans un premier temps, « accueil et consolation aux gens, venus de partout, qui sont dans le malheur » (ἡ τῶν πανταχόθεν δυστυχούντων ὑποδοχὴ καὶ παραμυθία)<sup>85</sup> : cet accueil s'ouvre aux Héraclides, aux Thébains exclus, aux Thessaliens, et peu à peu à tous les peuples grecs<sup>86</sup>, constituant « le plus grand et le plus universel des bienfaits » (μεγίστη καὶ κοινοτάτη τῶν εὐεργεσιῶν)<sup>87</sup>. Ainsi, peut conclure Aristide, Athènes « a traversé l'histoire grecque, en tenant ses portes ouvertes à tous ceux qui voulaient trouver refuge, ceux que des guerres, des factions intérieures ou toute autre infortune exilaient ; elle a fait proclamer au loin qu'ils devaient garder courage : aucun Grec ne serait apatride, tant qu'il y aurait la cité des Athéniens »<sup>88</sup>. Mais ce n'est pas tout : le second bienfait d'Athènes consiste à imprimer un mouvement inverse à l'histoire des hommes. Après qu'elle eut accueilli les peuples dans le besoin, « les admettant comme une partie d'elle-même » (προσιεσθαι πάντα ὡς μέρος αὐτῆς)<sup>89</sup>, §61, « leur donnant en partage son propre territoire et sa citoyenneté »<sup>90</sup>, elle les a dépêchés à l'extérieur, une fois qu'elle eut purifié des pirates la mer Egée, sécurisé les Cyclades et ouvert le territoire de l'Asie Mineure<sup>91</sup>.

Athènes n'est pas seulement universelle dans ses bienfaits directs, elle l'est tout autant dans ce qu'elle enseigne. Elle dispense à son tour tous les bienfaits reçus d'Athéna : l'éloquence (λόγους), le système des lois (νόμων τάξιν), une forme de gouvernement libérée d'un pouvoir reposant sur la force (πολιτείαν δυναστείας ἀπηλλαγμένην). « C'est à partir de là, écrit alors Aristide, que furent découverts tous les savoirs et qu'apparurent des modèles de vie » (ἀφ' ὧν μαθήματα πάντα εὐρέθη καὶ βίων παραδείγματα εἰσηλθεν)<sup>92</sup>. Dès lors, cité modélisante, Athènes a comme propriété de produire des événements et des actes fondateurs. D'une victoire ou d'un acte politique ponctuel, elle fait un événement qui dépasse sa nature stricte pour être transposé dans un tout autre ordre de perception et de langage. Ainsi, la bataille de Marathon, déjà emblématique dans la tradition de l'oraison funèbre, accède désormais à un statut universel : « Même si l'expression est particulièrement hardie, écrit Aristide, cette bataille fut, pourrait-on dire, la métropole et le point de départ de toutes les actions ultérieures des Grecs.

<sup>83</sup> *Panathénaïque*, 113 : πρὶν γὰρ ἄρχεσθαι τῶν ὁμοίων ἐτέρους, τοσοῦτον ἡ πόλις προελήλυθει.

<sup>84</sup> *Panathénaïque*, 61 : καὶ πρεσβυτάτη τῶν Ἑλληνίδων οὕσα τῷ δέχεσθαι τοὺς πανταχόθεν μᾶλλον ἢ τῷ προειληφέναι τῷ χρόνῳ τοῦ γένους ὡσπερὶ πατρίς ἐστὶ καὶ ἐστία κοινή. Sur Athènes patrie commune, voir également 54, 56, 330, 334.

<sup>85</sup> *Panathénaïque*, 50.

<sup>86</sup> *Panathénaïque*, 54 : « La route qu'avaient suivie les enfants d'Héraclès jusqu'à Athènes fut empruntée plus tard par tous les exilés, où plutôt ils trouvèrent refuge ici à la suite d'un grand nombre de personnes avant eux. Car c'est à tous les hommes dans le besoin que la cité a ouvert ses portes, *d'emblée, dès le début* ».

<sup>87</sup> *Panathénaïque*, 50.

<sup>88</sup> *Panathénaïque*, 56.

<sup>89</sup> *Panathénaïque*, 61.

<sup>90</sup> *Panathénaïque*, 70 : πρῶτον μὲν τῆς ἑαυτῆς χώρας καὶ πολιτείας μετέδωκεν.

<sup>91</sup> *Panathénaïque*, 62-65.

<sup>92</sup> *Panathénaïque*, 43. Cf. également 45 : Les dieux veulent que les Athéniens « ne détiennent pas seulement les semences du blé et de l'orge, mais (...) celles de la justice et de toutes les manières de vivre et de se gouverner ».

Elle avait été, en effet, initiée avant les autres pour servir de socle ou de modèle, non seulement pour les combats guerriers, mais aussi pour tous les modes de vie et de pensée, et, si l'on veut résumer, pour la semence de la Grèce »<sup>93</sup>. Elle n'est plus seulement l'événement qui fonde la liberté des Grecs, comme le dit Socrate dans le *Ménexène*<sup>94</sup>, elle devient l'événement sans lequel les hommes et tout ce qui définit leur vie n'auraient pas existé : « Si alors la cité ne l'avait pas emporté dans cette bataille, tout était perdu – hommes, actes, paroles, tout ce qui fonde notre nature commune »<sup>95</sup>.

Plusieurs de ces actions ou de ces décisions sont présentées comme des archétypes. Par exemple, c'est parce qu'Athènes considéra Héraclès comme un dieu, « fonda pour lui des temples et des autels » que les autres cités lui emboîtèrent le pas et, écrit Aristide, « c'est par imitation de cette cité qu'un accord unanime se fit sur la justice »<sup>96</sup>. De même, l'épisode des Trente est pour Athènes l'occasion d'inventer littéralement le « modèle de sortie de crise ». « Personne, même par la suite, écrit Aristide, ne put découvrir un arrangement meilleur que celui qu'Athènes avait trouvé » ; elle donna au monde entier « une définition de la modération » (ὄρος σωφροσύνης)<sup>97</sup> et cette histoire agit immédiatement. En proie, elle aussi, aux factions et aux déchirements intérieurs, Argos guérit, grâce aux actes et aux paroles d'Athènes, qui « leur envoya une délégation, leur rappela sa propre histoire et ainsi les réconcilia »<sup>98</sup>.

Ainsi Athènes construit clairement des modèles de comportement, destinés à être reproduits. Si les colonies se répandent « à travers tous les pays », c'est qu'elles sont fondées, avec Athènes « pour socle ou pour racine » (ὡσπερ κρηπίδος ἢ ρίζης), par des hommes envoyés comme colons, animés « du désir d'imiter leur métropole » (ἔρωσ [...] μιμήσασθαι τὴν μητρόπολιν)<sup>99</sup>. Grâce à ces hérauts (κήρυκες)<sup>100</sup>, véritables missionnaires de l'hellénisme, bientôt toute la terre devient grecque<sup>101</sup>. La cité a institué également le modèle du bon comportement avec les prisonniers – prompte à les restituer une fois la victoire remportée, comme elle le fait des Lacédémoniens au moment de la paix de Nicias<sup>102</sup> ; elle ne se comporte pas comme ceux qui, ne sachant pas chasser, ne lâchent pas une prise inespérée (ὡσπερ οἱ θηρῶν ἀδύνατοι τὸ ληφθὲν ἀπροσδοκῆτως οὐ μεθιᾶσιν) et font monter les enchères, en y ajoutant, dit

<sup>93</sup> *Panathénaïque*, 111 : ἐκείνη γὰρ, εἰ καὶ νεανικώτερον εἰπεῖν, ὡσπερ μητρόπολις καὶ ἀφορμὴ τῶν ὕστερον πάντων ἐγένετο τοῖς Ἑλλήσιν, οὐ μόνον τῶν ἐν τοῖς πολέμοις ἀγώνων ἀντὶ κρηπίδος ἢ παραδείγματος προτελεσθεῖσα, ἀλλὰ καὶ πάντων ἐπιτηδευμάτων καὶ βίου καὶ προαιρέσεως καὶ, τὸ σύμπαν εἰπεῖν, τοῦ τῶν Ἑλλήνων σπέρματος. Les scholiastes mettent cette dernière expression en rapport avec la représentation de l'Attique comme terre-mère de l'humanité : διὰ τὸ πρῶτον ἐν τῇ Ἀττικῇ ὡσπερ φυτὸν ἀναδοθῆναι ἄνθρωπον.

<sup>94</sup> Aristide va plus loin que le *Ménexène*, 240d-e : en étant vainqueurs à Marathon, les vaillants Athéniens furent aussi des ἡγεμόνες et des διδάσκαλοι pour les autres, car ils enseignèrent que la « puissance perse n'était pas invincible et qu'il n'est nombre ni richesse qui ne le cède à la valeur » – « Pour moi, je le déclare, ces hommes-là furent les pères non seulement de nos personnes, mais de notre liberté et de celle de tous les habitants qui peuplent ce continent » (tr. L. Méridier).

<sup>95</sup> Ajoutons aussi que Marathon vient couronner la décision des Athéniens de combattre les Barbares, décision présentée comme un παράδειγμα (126). Par ailleurs, Aristide transpose le thème de l'identité grecque (telle que la définit clairement Isocrate au § 50 du *Panegyrique*) dans l'image de la « nature commune de l'humanité (cf. *Panathénaïque*, 138). Sur la mémoire de Marathon jusqu'à l'empire romain, voir Jung 2006.

<sup>96</sup> *Panathénaïque*, 52 : ταύτην γὰρ ἅπαντες μιμησάμενοι τὰ δίκαια συνωμολόγησαν.

<sup>97</sup> *Panathénaïque*, 253.

<sup>98</sup> *Panathénaïque*, 261. Cf. 255 : Les démocrates sont devenus « pour l'humanité un exemple d'espoir qu'on doit garder dans l'adversité ».

<sup>99</sup> *Panathénaïque*, 65.

<sup>100</sup> *Panathénaïque*, 81

<sup>101</sup> *Panathénaïque*, 65 ; voir également 62 (« Athènes se fit partout sur la terre le guide des valeurs grecques », [ἐξήγαγε πανταχῆ γῆς τὸ Ἑλληνικόν], en référence à Apollon Pythien, exégète commun des Grecs, et cet acte est à la fois une protection [φυλακῆ] et un ajout[προσθήκη] accordé au peuple grec).

<sup>102</sup> *Panathénaïque*, 277. Aristide met cette attitude au compte de la φιλανθρωπία des Athéniens (cf. *Ménexène*, 242c-d), ignorant l'analyse de Thucydide selon lequel les Athéniens auraient gardé les prisonniers comme otages, prêts à les mettre à mort au cas où les Péloponnésiens envahiraient encore l'Attique (IV.41.1).

Aristide, le prix de leur incompétence (τὴν αὐτῶν ἀδυναμίαν προστιθέντες). Athènes, elle, « consciente de sa supériorité en tout domaine, n'a au contraire jamais fait preuve de mesquinerie » (ἢ δὲ [...] συνειδυῖα ἑαυτῇ κρείττων οὔσα τοῖς ὄλοις οὐδεπόποτ' ἐμικρολογήσατο)<sup>103</sup>. Enfin, il arrive que les dieux eux-mêmes s'inspirent d'Athènes, à l'instar d'Héraclès qui prit la cité comme modèle de vie (παράδειγμα τοῦ βίου) pour concevoir « le projet concernant l'humanité entière, qui le plaça au nombre des dieux »<sup>104</sup>.

Ces modèles de comportement permettent, à l'inverse, de décrire et de rejeter ceux qui ne les suivent pas. Après la bataille d'Aigos-Potamoi, les Lacédémoniens, rapporte Aristide, égorgèrent les Athéniens qu'ils avaient capturés, et cela, « alors qu'ils avaient chez eux l'exemple de la façon dont Athènes se comportait avec les gens dans l'infortune »<sup>105</sup>. Par ailleurs, la bataille des Thermopyles est un anti-Marathon : ceux qui partirent vers le défilé ne supportèrent pas « ce qui ressemblait à l'approche d'un nuage », et « ruinèrent honteusement le projet » préférant la fuite et le salut individuel alors que le danger était encore à venir. Telle est, écrit Aristide, « l'infidélité avec laquelle ils imitèrent la bataille de Marathon » (οὔτως ἀνομοίως τὴν Μαραθῶνι μάχην ἐμιμήσαντο)<sup>106</sup>, avant d'évoquer à leur tour les soldats restés en arrière : « Ils ne purent accomplir les mêmes exploits que les soldats de Marathon ; dès le début, ils restèrent à leur rang, pour subir plutôt que pour agir et ils périrent, engloutis. Ils avaient apporté à la Grèce leur belle mort pour tout ornement et n'avaient offert que ce spectacle »<sup>107</sup>. L'évocation de la « belle mort » (τῷ καλῶς ἀποθανεῖν) est la seule concession que fait ici Aristide à l'héroïsme spartiate<sup>108</sup> – thème qu'il reprendra plus loin à propos de la bataille de Platées, en le dévalorisant plus encore, dans une opposition à « la belle victoire » des soldats athéniens (καλῶς ἀποθνήσκοντας / καλῶς νικῶντας)<sup>109</sup>.

Enfin, lieu atemporel et par suite soustrait à tout contexte politique, Athènes est à même de fonder des définitions universelles. Ainsi, comme elle produit de vrais citoyens, elle peut légitimement donner aux autres la vraie citoyenneté et, par suite, instaurer à jamais la seule distinction valable entre citoyens et étrangers<sup>110</sup>. Par ailleurs, elle fournit le double modèle de paix – la paix que l'on conclut avec les Grecs, comme la paix de Callias, est différente de celle que l'on conclut avec les Barbares : « Elle ne conclut pas cette paix, explique Aristide, de la même façon qu'elle l'avait fait avec les Barbares, elle en inversa les termes » (οὐ γὰρ τὸν αὐτὸν τρόπον ὄνπερ πρὸς τοὺς βαρβάρους καὶ πρὸς τοὺς Ἕλληνας ἐσπέισατο, ἀλλ' ἐνήλλαξεν). Alors qu'elle prive les Perses d'une partie de leur territoire et d'une zone maritime<sup>111</sup>, elle restitue

---

<sup>103</sup> *Panathénaïque*, 279.

<sup>104</sup> *Panathénaïque*, 35.

<sup>105</sup> *Panathénaïque*, 277 : καὶ ταῦτα ὑπάρχοντος αὐτοῖς τοῦ παραδείγματος οἴκοθεν, οἷα περὶ τοὺς δυστυχήσαντας ἢ πόλις ἐστίν.

<sup>106</sup> *Panathénaïque*, 131. Aristide biaise ici le récit d'Hérodote : si ce dernier mentionne effectivement la peur qui saisit les Grecs à l'approche de Xerxès, cette réaction, précise-t-il, indigna les Locriens et les Phocidiens et, quoi qu'il en soit, tous obéissent à la décision de Léonidas de rester sur place et de demander du renfort à toutes les cités (VII, 207).

<sup>107</sup> *Panathénaïque*, 131 : οἱ δὲ ὑπολειφθέντες οὐκ ἠδυνήθησαν ταυτὸν τοῖς Μαραθῶνι διαπράξασθαι, ἀλλ' εὐθύς τ'ἔμειναν ὡς πεισόμενοι μᾶλλον ἢ δράσοντες καὶ καταχωσθέντες ἀπώλοντο, ἐνὶ τούτῳ κοσμήσαντες τὴν Ἑλλάδα, τῷ καλῶς ἀποθανεῖν, καὶ τοσοῦτον ἐπιδειξάμενοι μόνον.

<sup>108</sup> Aristide passe sous silence les stèles funéraires dressées sur le lieu même de la bataille et les inscriptions qu'elles portent (Hérodote VII, 228). Sur le thème de la « belle mort » (surtout valorisé à Sparte, comme l'attestent les poèmes de Tyrtaée), cf. Loraux 1977.

<sup>109</sup> *Panathénaïque*, 182 (à propos de la bataille de Platées – cf. Hérodote IX, 46 et Plutarque, *Vie d'Aristide*, 16).

<sup>110</sup> *Panathénaïque*, 27 : « De ces deux mots – citoyen et étranger – chacun chez nous tire sa légitimité de l'autre. Et cela à juste titre : on parle d'étrangers à cause des citoyens légitimes et les citoyens méritent d'être appelés ainsi parce qu'ils sont purs dès l'origine de tout élément étranger. ».

<sup>111</sup> Aristide a exposé les clauses du traité au § 208.

aux Grecs les espaces dont elle s'est rendue maîtresse pendant la guerre (Mégare, Trézène, Pègāi et toute l'Achaïe). Ainsi, commente Aristide, « elle fit de ces deux actes un symbole unique de deux qualités, sa supériorité dans la guerre et sa bonté innée, estimant que si, contre les Barbares, il fallait combattre jusqu'aux limites du possible, contre les Grecs, en revanche, il fallait combattre simplement jusqu'au moment où on l'emportait »<sup>112</sup>.

Athènes n'est plus une cité singulière, dotée de caractéristiques politiques, mais le lieu de naissance et de fabrique continue de l'hellénisme<sup>113</sup>. Grâce à leur politique d'assimilation et d'expansion<sup>114</sup>, les Athéniens réalisent un double bénéfice – territorial et temporel. Tout en restant en Attique, ils occupent le monde entier ; tout en étant les plus âgés, ils sont en même temps, à l'instar de Dionysos, les plus jeunes des Grecs<sup>115</sup>. Et ce double bénéfice crée un monde inversé pour les autres peuples, invariablement renvoyés à leurs défaites et à leur finitude – comme le Grand Roi ou encore les Lacédémoniens pour qui la défaite de Leuctres ressembla « à la fin d'une vie humaine »<sup>116</sup>.

Cette histoire a-historique, rationalisée et abstraite, génère une nouvelle temporalité au sein du discours. En apparence, le *Panathénaïque* suit les divisions fondamentales des oraisons funèbres de l'âge classique, dont il reprend la structure en périodes humaines<sup>117</sup>. On retrouve l'époque des ancêtres (46-88) qui correspond, comme chez Isocrate, aux temps mythiques<sup>118</sup> et celle des *pateres*, démesurément longue (89-321) puisqu'elle va de l'époque de Clisthène (sans que ce dernier toutefois soit nommé) à la défaite de Chéronée. La troisième période, qui est normalement celle de la génération contemporaine, est, chez Aristide, l'âge, plus flou, des empereurs romains (Hadrien sans doute, et plus généralement les Antonins, 322-334)<sup>119</sup>. Mais cette division n'emprunte à la tradition qu'un schéma. En réalité, elle en change le sens profond. Dans les oraisons funèbres, en effet, les deux premières périodes sont construites en une gradation pour aboutir à la troisième, celle de la génération contemporaine qui affermit et assure le renouvellement des actes accomplis par les générations précédentes. Ainsi, dans le discours de Périclès, le temps des ancêtres est celui où on luttait pour la liberté, le temps des « pères » est celui des hommes qui ont fondé l'empire et il appartient à la génération de l'orateur et de ses concitoyens de consolider cet empire et d'en assurer la pérennité en rendant par l'énergie des actes (δύναμις) la cité autonome en toute situation<sup>120</sup>. Or, là où l'oraison funèbre s'employait à établir une continuité idéale<sup>121</sup>, Aristide, à l'inverse, instaure une rupture radicale : avec la troisième période éclate en pleine lumière le règne du *logos* et l'on entre dans

---

<sup>112</sup> *Panathénaïque*, 225 : δυοῖν ἐν τὸ αὐτὸ σύμβολον ἐξήνεγκε, καὶ τοῦ περιεῖναι τῷ πολέμῳ καὶ τῆς ἐμφύτου χρηστότητος, ἡγουμένη πρὸς μὲν τοὺς βαρβάρους δεῖν πολεμεῖν ἄχρι παντὸς τοῦ δυνατοῦ, πρὸς δὲ τοὺς Ἕλληνας ἀπλῶς μέχρι τοῦ κρείττονος. Cf. *Ménexène*, 242d.

<sup>113</sup> Selon N. Loraux, Athènes est devenue « une sorte de lieu commun de l'hellénisme » (Loraux 1993, p. 269-270).

<sup>114</sup> Voir notamment *Panathénaïque*, 70.

<sup>115</sup> *Panathénaïque*, 73 : « Les Athéniens sont à la fois les plus âgés des Grecs et, en bien des lieux, ils appartiennent à la catégorie des jeunes Grecs, exactement comme l'on représente Dionysos. Ils ne sont venus de nulle part, mais ils sont nés sur place et ont accueilli ceux qui étaient venus de partout en quête de cité. Et après avoir accueilli ces gens (...), ils les ont envoyés partout fonder des colonies (...) »

<sup>116</sup> *Panathénaïque*, 250 : ὥσπερ ἀνδρὸς τελευτῆ κάκεινοῖς συνέβη.

<sup>117</sup> Aristide se conforme également à la périodisation que préconisera Ménandros I (354.22-355.2) : temps mythiques, apogée de la Grèce, période de la domination romaine.

<sup>118</sup> Isocrate : *Panegyrique* 64 (Sept contre Thèbes et accueil des Héraclides) ; 69 (combat contre les Amazones) ; 75-81 (les Athéniens d'avant les Guerres Médiques) ; *Panathénaïque*, 123-148 (de la naissance des autochtones à la tyrannie de Pisistrate).

<sup>119</sup> Voir notamment *Panathénaïque*, 332.

<sup>120</sup> Thucydide II.36.

<sup>121</sup> Loraux 1993, p. 143-146.

une nouvelle dimension – à la fois inscrite dans la continuité chronologique (nous sommes bien à l'époque impériale) et instaurant une rupture de sens (l'époque contemporaine révèle la véritable puissance d'Athènes) : le véritable empire ne s'évalue pas aux deux cents trières de la cité ni aux quelques régions de l'Ionie ou de l'Hellespont ; le véritable trophée d'Athènes est celui qu'elle a érigé « sans verser de sang », et qui signale une victoire permanente, concernant l'humanité entière : tous les peuples ont adopté la langue, le genre de vie et la culture issus d'Athènes<sup>122</sup>.

Dès lors on comprend qu'au découpage de l'oraison funèbre, le *Panathénaïque* superpose un autre type de division et cette double grille manifeste une perception autre de l'histoire d'Athènes. Les temps mythiques et l'époque des pères sont désormais réunis sous la bannière de la *φιλανθρωπία*, qui organise une nouvelle partition entre actes pacifiques et actes militaires<sup>123</sup>. Les deux époques anciennes sont unifiées : elles ont vu réalisé en *acte* l'idéal de l'excellence athénienne. La troisième époque va démontrer que le rayonnement culturel d'Athènes constitue en réalité le seul *acte* qui soit.

### *Vers une histoire romaine d'Athènes ?*

Ainsi une des conséquences de ce nouveau découpage est l'importance accordée au troisième temps du discours, qui est détaché de la partie historique. Tout se passe comme si la longue histoire immobile déroulée pendant les trois-quarts du discours avait pour raison d'être d'aboutir, brusquement, à la définition et à la célébration de la puissance véritable d'Athènes – celle de la langue attique, base de la *koinè*, véhiculant un immense patrimoine littéraire, et adoptée, dit Aristide, par tous les peuples. L'éloge qui s'ensuit de la langue attique, de la littérature, de l'éloquence justifie la forme même qu'Aristide donne à son discours et en même temps, nous sommes bel et bien parvenus à l'époque contemporaine, au cœur de l'Athènes romaine.

Cette donnée jette un nouvel éclairage sur tout ce qui précède. À bien lire le *Panathénaïque*, on découvre que l'histoire de la cité se comprend à partir de son point d'arrivée et se prête, également, à une lecture en termes romains. Plusieurs épisodes, en effet, sont relatés en des termes qui décrivent avant l'heure l'idéologie de l'empire romain, son mode d'action et de gouvernement. Certains trouvent des correspondances dans le discours *À Rome* ; d'autres, au contraire, évoquent des événements qui ne trouvent pas leur place dans l'éloge de l'Urbs. En tout cas, préfiguration ou anti-modèle, une partie de l'histoire d'Athènes s'évalue selon des critères politiques romains<sup>124</sup>.

### *Athènes ou Rome avant Rome*

Bien des éléments de l'histoire d'Athènes préfigurent Rome. Ainsi, la présentation de l'impérialisme athénien paraît influencée par l'image qu'Aristide, dans le discours *À Rome*, donne de l'empire romain<sup>125</sup>. En construisant son empire après la paix de Callias, Athènes, loin d'asservir les cités alliées, les affranchit, les commande avec leur consentement (*ἐκόντων ἡρξάν*), à la façon « d'un chef choisi parmi tous » (*ὥσπερ εἰς ἄρχων αἰρετὸς ἐξ ἀπάντων*)<sup>126</sup>. Plus qu'aux alliés de plus en plus réticents de la ligue de Délos, ces peuples ressemblent aux citoyens romains de l'*oikouménè* du second siècle, à ces « hommes libres » que les Romains

---

<sup>122</sup> *Panathénaïque*, 322-330. Oudot 2008b.

<sup>123</sup> Actes pacifiques : 49-74 ; actes militaires : 75-321.

<sup>124</sup> Nous ne donnons ici quelques éléments d'une étude plus complète qui est en cours.

<sup>125</sup> Cf. Saïd 2006, p. 51 et p. 51-53 pour l'analyse des emplois d'*ἡγεμών* et d'*ἡγεμονία*.

<sup>126</sup> *Panathénaïque*, 227 (Aristide passe outre l'analyse de Thucydide portant sur cette phase de l'accroissement d'Athènes, l'adhésion des alliés à la cause de la cité était due principalement à leur haine de Pausanias (cf. notamment I.96.1).

gouvernement, à en croire le discours *À Rome*<sup>127</sup>. Et si Athènes a dû sévir contre des alliés récalcitrants, passés du côté lacédémonien (Skionè) ou demandant la neutralité (Mélôs), ce sont précisément ces alliés qui portent la responsabilité des violences de la cité. Les Athéniens d'Aristide agissent bien là, comme l'a justement analysé S. Saïd, comme les Romains le font avec les « ennemis de l'ordre romain »<sup>128</sup> : « Si le peuple athénien a traité ainsi les peuples qui avaient fait défection et s'étaient livrés à des violences injustifiées sur lui, et ceux qui étaient ouvertement ses ennemis, quel est celui des deux camps qui mérite des reproches ? À mon avis, ceux qui les avaient rendues nécessaires »<sup>129</sup>.

L'histoire événementielle n'est pas seule concernée. La dynamique de l'espace athénien rejoint aussi la présentation spatiale de l'empire de Rome. La colonisation athénienne progresse en une suite de cercles concentriques, déterminant un centre et construisant la fiction d'un espace homogène et équilibré. Ces cercles tracent ainsi une sorte de *limes* : après avoir sécurisé les Cyclades, Athènes, écrit Aristide, « peupla les îles à l'entour du Péloponnèse, s'appropriant les régions occidentales et refoulant les Barbares de tous les côtés comme si elle élevait des forteresses »<sup>130</sup>. Ainsi se trouve achevée la protection de la Grèce des deux côtés, et « tous ses accès barrés comme avec des ports fortifiés »<sup>131</sup>. Cet espace ainsi défendu supprime tout obstacle aux déplacements : la fondation de « colonies » sur la côte d'Asie Mineure permet à Athènes de « relier la terre à la terre comme si elle n'était plus qu'une par nature » (συνάπτουσα τὴν γῆν ὡς μίαν οὖσαν τῇ φύσει) et de placer « l'Asie, la proue tournée vers la vieille Grèce »<sup>132</sup>. Or l'espace romain ne se dit guère autrement. L'Empire est entouré par plusieurs formes de *limes* : celui de ses remparts, « édifiés le plus loin possible », puis le cercle des cités frontalières « plus beau de courbe et plus facile à garder », enfin le cercle des hommes eux-mêmes, « totalement infrangible et indestructible »<sup>133</sup>. Comme dans l'empire athénien, la mer n'est plus un obstacle : « Entre le continent et les îles, écrit Aristide, il n'y a plus aucune distinction » avant de poursuivre, « comme un territoire ininterrompu, comme une seule tribu, tout obéit en silence » (§30)<sup>134</sup>.

Les régimes politiques fournissent un troisième exemple de parenté entre les deux mondes vus par Aristide. La constitution d'Athènes est l'occasion de célébrer la naissance des trois types fondamentaux de régime<sup>135</sup>, mais aussi leur panachage<sup>136</sup> : la monarchie s'est toujours placée « sur un pied d'égalité avec le peuple », l'aristocratie, incarnée par l'Aréopage, veillait quant à elle « à développer la grandeur du peuple », et surtout quand le peuple « trouvait quelqu'un qui dominait la majorité, il le plaçait à sa tête de son plein gré et faisait de lui un

<sup>127</sup> *À Rome*, 36

<sup>128</sup> Saïd 2006, p. 54 (reprenant le titre d'un ouvrage de R. McMullen).

<sup>129</sup> *Panathénaïque*, 309. Par ailleurs, Aristide invoque l'ἦθος de la cité comme justification : comme la nature profonde de la cité s'exprime dans tous ses actes, c'est toujours à cette nature qu'il faut se référer et critiquer les événements qu'elle peut générer revient à la méconnaître (« Accusent-ils la cité ou les événements ? Si c'est Athènes qu'ils accusent, ils ignorent, semble-t-il, tout ce qu'il y a de plus important et tout ce qui fait le renom de la cité leur a échappé. Si ce sont les événements qu'ils critiquent, c'est, selon toute apparence, parce qu'ils pensent qu'ils sont différents de ceux que la cité a choisis d'accomplir, en sorte qu'ils louent la cité pour les raisons mêmes qui les poussent à dénigrer son action. » [303]).

<sup>130</sup> *Panathénaïque*, 64 : πρὸς δὲ τούτοις τὰς ἐπικειμένας τῇ Πελοποννήσῳ νήσους ὄκισε, τοὺς ἐσπερίους τόπους οἰκειουμένη καὶ πανταχόθεν τοὺς βαρβάρους ὥσπερ προβόλοις ἀνείργουσα. Les scholies voient dans les « régions occidentales » la Sicile et l'Italie et « les îles autour du Péloponnèse, Zacynthe et Céphallénie ». On peut ajouter Ithaque (selon Dion Cassius, 69.16. 2, Hadrien invoqua cet ancien lien entre Céphallénie et Athènes pour attribuer à Athènes les revenus de cette île).

<sup>131</sup> *Panathénaïque*, 63-64. Voir également § 191.

<sup>132</sup> *Panathénaïque*, 64.

<sup>133</sup> *À Rome*, 80 ; 81-83 ; 84. Nous reprenons la traduction de L. Pernot : Pernot 1997.

<sup>134</sup> *À Rome*, 30 : ἡπειρος δὲ καὶ νῆσος οὐδὲν ἐπιδιακρίεται, ἀλλ' ὥσπερ μία χώρα συνεχῆς καὶ ἐν φύλον ἅπαντα ὑπακούει σιωπῇ. Voir plus généralement 29-33 et *Panathénaïque*, 205.

<sup>135</sup> *Panathénaïque*, 383-386.

<sup>136</sup> *Panathénaïque*, 388.

sorte d'archonte perpétuel » (ὁ τε δῆμος, εἴ τινα εὐροι που τῶν πολλῶν ὑπερέχοντα, ἐθελοντῆς ἑαυτοῦ προϊστάμενος καὶ χρώμενος οἷον ἄρχοντι διηγεκεῖ)<sup>137</sup>. Nous lisons ainsi, au-delà des échos manifestes aux textes classiques<sup>138</sup>, l'histoire de l'expérience du régime mixte, qui aboutit à la forme parfaite du principat, « comme un mélange de tous les régimes, sans la forme mauvaise de chacun » (οἶονεὶ κρᾶσις ἀπασῶν τῶν πολιτειῶν, ἄνευ γε τῆς ἐφ' ἐκάστη χειρόνος)<sup>139</sup>. L'archonte perpétuel choisi par le peuple athénien rappelle, certes, Périclès, le premier citoyen qui gouvernait de fait<sup>140</sup>, mais renvoie tout autant à l'empereur, désigné, dans le discours *À Rome*, comme ὁ ἄριστος ἄρχων καὶ κοσμητής, « le meilleur gouvernant et ordonnateur »<sup>141</sup>. D'une certaine façon, l'éloge de la constitution mixte est le lieu rhétorique idéal : il permet de montrer Athènes comme le lieu de naissance de la science politique et, par la description de la constitution mixte, d'évoquer une forme du gouvernement de l'Athènes de l'époque impériale (Ier-IIe siècles), qui rejoint aussi la fiction de régime politique parfait (plèbe, Sénat et empereur) qui est celui de l'Empire<sup>142</sup>.

Mais Athènes n'est pas seulement une préfiguration de Rome. Le *Panathénaïque* contient des éléments d'une histoire de Rome qui ne peuvent figurer dans l'éloge de la Ville. L'occupation du sol de l'Attique ne fait pas seulement d'Athènes le « point de départ de la nature humaine ». À travers lui, Aristide relate aussi l'inverse d'une histoire de conquête qu'il place sous le signe de l'usurpation. Le mode d'arrivée, qui n'a pas été celui des Athéniens, correspond en revanche à celui des premiers « Romains », parvenant en Italie – « ces hommes qui se sont emparés de leur contrée, en lui imposant leur nom, au terme d'une longue errance ou en sillonnant terre et mer, dans l'obscurité, en quête d'une patrie... »<sup>143</sup>.

Par ailleurs, les formes de guerre que livre Athènes sont, d'une certaine façon, les guerres romaines dont il ne peut être question dans l'éloge de Rome, où les siècles de conquête sont totalement occultés<sup>144</sup>. Ainsi, aux deux modes de guerres existants (guerre offensive, guerre défensive), Athènes a ajouté un troisième type, « une contre-attaque contre les précédents agresseurs, où l'on a la liberté de ceux qui ont l'initiative et la légitimité de ceux qui se défendent » (ἐλευθερία μὲν τῇ τῶν ἀρχόντων, δικαιοσύνη δὲ τῇ τῶν ἀμυνομένων)<sup>145</sup>. C'est ainsi qu'Aristide caractérise les actions de représailles contre les Perses au lendemain de la formation de la Ligue de Délos<sup>146</sup>. Aujourd'hui, estiment les Athéniens, « l'initiative a gagné le statut d'acte juste » (ἡ ἀρχὴ περιέστηκεν εἰς δικαίου τάξιν)<sup>147</sup> – exposant là un argumentaire qui n'est pas sans trouver des échos dans la théorie romaine du *bellum iustum*<sup>148</sup>. C'est l'action parfaite, ajoute Aristide, pour que tous connaissent « une tranquillité parfaite et sans mélange » – décrivant là une Athènes à l'opposé de la cité activiste et inquiétante de Thucydide, dont la

<sup>137</sup> *Panathénaïque*, 387.

<sup>138</sup> Thucydide II.37.1 et II.65 ; Isocrate, *Panathénaïque*, 131 et 153, Platon, *Ménexène*, 238c-d.

<sup>139</sup> *À Rome*, 90-91. Lanier 1986 ; Carsana 1990.

<sup>140</sup> Thucydide II.65.9.

<sup>141</sup> *À Rome*, 60 : « Une démocratie commune à la terre est instaurée sous l'autorité unique du meilleur gouvernant et ordonnateur, et tous convergent ici, comme vers une commune agora, pour obtenir chacun ce qu'il mérite » (καθέστηκε κοινὴ τῆς γῆς δημοκρατία ὑφ' ἐνὶ τῷ ἀρίστῳ ἄρχοντι καὶ κοσμητῇ, καὶ πάντες ὥσπερ εἰς κοινὴν ἀγορὰν συνίασι τευξόμενοι τῆς ἀξίας ἕκαστοι). L'empereur est également désigné comme le « prince coryphée » (ὁ κορυφαῖος ἡγεμών, 29) et comme un « éphore et un prytane » universel (90).

<sup>142</sup> *À Rome*, 90-91. Cf. notamment Veyne 2005.

<sup>143</sup> *Panathénaïque*, 25 : οὐ γὰρ πλάνην καταλύσαντες οὐδὲ ὥσπερ ἐπὶ σκοτούς πατρίδα ζητοῦντες διὰ πάσης γῆς καὶ θαλάττης...

<sup>144</sup> *À Rome*, 69-70.

<sup>145</sup> *Panathénaïque*, 194-195 ; voir également 318.

<sup>146</sup> *Panathénaïque*, 193-197.

<sup>147</sup> *Panathénaïque*, 195.

<sup>148</sup> Cf. également *Or.* 3, 225 et *Or.* 15, 8. Sur cette théorie à l'époque impériale, cf. Mantovani 1990. Voir également *Panathénaïque*, 93.

nature est « de ne pouvoir jamais ni connaître aucune tranquillité, ni en laisser au reste du monde »<sup>149</sup>. La nouvelle guerre menée par Athènes vise un but proche de l'ordre politique et social célébré par le discours *À Rome*<sup>150</sup>.

Nous trouvons peut-être un dernier exemple dans le traitement rhétorique de l'épisode des Trente, par lequel Aristide transforme cet épisode de *stasis* en *polemos*. Cet épisode rappelle, certes, l'image fixée par l'oraison funèbre classique<sup>151</sup>, mais constitue également un trait d'histoire romaine. Les démocrates emmenés par Thrasybule sont jugés supérieurs aux héros de Marathon qui, certes, étaient inférieurs en nombre à leurs adversaires mais puisaient leur confiance dans leur organisation ; les démocrates de 404-403 l'emportent à plusieurs titres : ils sont à peine plus nombreux que « les tyrans contre lesquels ils combattaient »<sup>152</sup>, ils combattaient alors qu'Athènes n'était plus du tout florissante, et enfin seulement, « ils l'emportèrent sur les Lacédémoniens, qui commandaient les Grecs, et sur les hommes issus de leur propre cité »<sup>153</sup>. Tout le lexique semble là pour édulcorer le fait que les Trente étaient des Athéniens et les rapprocher d'un ennemi extérieur, à la façon dont, par exemple, Cicéron a pu s'acharner à faire déclarer Antoine *hostis*<sup>154</sup>. L'épisode se termine sur l'acte d'ἐπιείκεια bien connu, où l'on reconnaîtra la *clementia* romaine<sup>155</sup>.

Ainsi sont exposés un modèle d'origine, d'occupation de l'espace, un régime politique idéalement mixte, sachant accorder son pouvoir au meilleur des citoyens. À l'évidence, Athènes prête certains actes de son histoire à Rome. À travers ce qu'on pourrait appeler une « fausse » histoire d'Athènes, ce sont des traits essentiels de l'évolution du pouvoir romain, républicain puis impérial, qui apparaissent.

Parallèlement, le *Panathénaïque* ramène Athènes dans le temps de Rome<sup>156</sup>. C'est sous l'empire romain qu'elle connaît le destin le plus heureux, connaissant, dit Aristide, « une existence telle qu'on aurait du mal à lui souhaiter de quitter son état présent pour retrouver son état ancien »<sup>157</sup>. En récompense de l'enseignement et de la nourriture qu'elle a prodigués, Rome lui accorde une profusion d'honneurs – avec la différence toutefois qu'elle ne participe plus à la vie politique<sup>158</sup> –. Toute la fin du *Panathénaïque* célèbre le bonheur et la prospérité qu'Athènes, grâce à Rome, connaît aujourd'hui.

Il reste à s'interroger – au moins brièvement – sur les enjeux d'une telle image, qui associe une cité grecque dont la longue histoire est chargée de dire les qualités atemporelles et une ville de l'empire romain, jouissant du bonheur et des privilèges accordés par Rome.

---

<sup>149</sup> Thucydide I.70.2-9 (discours des Corinthiens devant l'Apella - citation I.70.9).

<sup>150</sup> Voir notamment *À Rome*, 29-33.

<sup>151</sup> Loraux 1997.

<sup>152</sup> *Panathénaïque*, 256: Aristide revoit le nombre à la baisse pour amplifier l'exploit des démocrates emmenés par Thrasybule. Xénophon parle de soixante-dix hommes (*Helléniques* II.4.,2), suivi par Plutarque (*La gloire des Athéniens*, 345D).

<sup>153</sup> *Panathénaïque*, 256.

<sup>154</sup> L'expression « ceux qui étaient dans la cité même » (τοὺς ἐν αὐτῇ τῇ πόλει, *Panathénaïque*, 254) transforme même subtilement l'expression canonique οἱ ἐν ἄστει en une périphrase spatiale. Rapprocher de *Or.* 23 (*Sur la concorde*), 56-57.

<sup>155</sup> *Panathénaïque*, 257 : « Quand ils eurent vaincu les ennemis extérieurs par leur courage, ils vainquirent les ennemis intérieurs par leur clémence », κρατήσαντες δὲ εὐνοχία τοὺς ἐχθρούς, ἐπιεικεία τοὺς οἰκειούς ἐνίκησαν.

<sup>156</sup> Le sort d'Athènes est exposé brièvement à travers la succession canonique des cinq empires mondiaux : *Panathénaïque*, 335.

<sup>157</sup> *Panathénaïque*, 335.

<sup>158</sup> Ou qu'elle est délivrée des embarras (*Panathénaïque*, 332 : τοσαύτη τῶν τιμῶν ἐστὶν ἡ περιουσία ὥστε τοσοῦτον ἐτέρως ἢ πόλις πράττει τὰ νῦν ὅσον οὐ πραγματεύεται). L'expression οὐ πραγματεύεται se prête à plusieurs interprétations. Sur les implications politiques de ce passage, cf. Pernot 2008, p. 191-193.

### III. Les enjeux du *Panathénaïque* : quelques pistes

#### *Aristide, un nouvel orateur attique de plein droit*

Les enjeux, nous semble-t-il, ressortissent tout d'abord de l'histoire littéraire. Par cet éloge, présenté, dans son ampleur et ses ambitions, comme une forme nouvelle, Aristide se place sur le même plan que les auteurs de l'âge classique avec lesquels il annonçait son intention de rivaliser.

Ainsi, cette nouvelle forme de récit historique est clairement une réponse à Thucydide<sup>159</sup>. Outre les images du récit qui jouent sur les *óδοι λόγων*, outre l'annexion des critères de l'enquête historique, le *Panathénaïque* contient, nous semble-t-il, une réponse claire à la critique que Thucydide formule à l'encontre de ceux qui ont entrepris, avant lui, d'établir des faits du passé. Aux yeux de l'historien, les poètes ont cherché à amplifier par le biais de l'ornementation, les « logographes » (derrière lesquels il convient de voir les orateurs, et notamment les auteurs d'oraisons funèbres)<sup>160</sup> ont recherché, quant à eux, « l'agrément par l'audition plus que le vrai » (*ἐπὶ τὸ προσαγωγότερον τῆ ἀκροάσει ἢ ἀληθέστερον*)<sup>161</sup>. Or lorsque Aristide, dans le « second prologue »<sup>162</sup> du *Panathénaïque*, défend la longueur de son discours, c'est précisément au nom d'une vérité qui prime sur le plaisir : même si son auditoire est fatigué, il doit poursuivre son discours, car il l'a entrepris « non tant pour séduire que pour montrer, dans sa vérité, la valeur d'Athènes » (*οὐ μὴν ψυχαγωγίας χάριν μᾶλλον ὑπέστην τοὺς λόγους ἢ τοῦ δεῖξαι μετ' ἀληθείας τὴν τῆς πόλεως ἀξίαν*)<sup>163</sup>.

Mais Aristide ne se contente pas de se placer au même rang que les historiens. Le *Panathénaïque* est aussi la réalisation parfaite du projet des oraisons funèbres classiques. Le *νόμος παλαιός* qui, dès l'ouverture du discours, préconise de rendre hommage à ses pères nourriciers rejoint l'usage lié à la cérémonie commémorative des morts à la guerre. Périclès rappelle que tous les citoyens approuvent un tel *νόμος*, alors qu'il estimerait, quant à lui, suffisant « puisqu'il s'agit d'hommes qui se sont distingués par des actes, qu'on les honorât aussi avec des actes »<sup>164</sup>. Mais l'hommage ne peut se rendre que par le discours et, dans le moment même de la cérémonie, l'adéquation entre les mots et les actes n'est pas réalisée<sup>165</sup>. Le *Ménexène*, dans la perspective ironique qui est la sienne, renverse les termes : l'hommage en acte que constituent les funérailles doit être suivi d'un hommage par les mots. Le discours vaut, en effet, aux auteurs des belles actions « le souvenir et l'hommage de l'auditoire » et, par conséquent, « il faut un discours capable de fournir aux morts une glorification suffisante (...) »<sup>166</sup>. Mais, que l'on envisage un *ergon* supérieur à toute parole qui le célèbre, ou un *logos* qui offre un ajout aux exploits des soldats, on entérine l'écart entre l'acte et la parole.

---

<sup>159</sup> Nous avons déjà abordé ce qui, dans le *Panathénaïque*, devait, selon nous, se lire comme une réponse d'Aristide au projet de Thucydide : Oudot 2008.

<sup>160</sup> Voir e.g. Grethlein 2010, p. 205-214.

<sup>161</sup> Thucydide I.21.1.

<sup>162</sup> *Panathénaïque*, 185-188.

<sup>163</sup> *Panathénaïque*, 185.

<sup>164</sup> Thucydide, II.35.1. Voir Loraux 1993, p. 257-261 et note 90 p. 412 (pour des indications sur le jeu subtil entre *logos* et *ergon* dans tout le discours de Périclès).

<sup>165</sup> La vaillance d'un groupe de guerriers repose sur l'éloquence d'un seul homme ; l'appréciation de l'auditeur intervient : on accepte les louanges « dans la mesure où l'on se croit soi-même capable d'accomplir les exploits qu'on entend rapporter ».

<sup>166</sup> *Ménexène*, 236e (tr. L. Méridier).

Aristide, par le *Panathénaïque*, intervient dans ce débat – et entend le clore. Reprenant les termes de la dichotomie, il parvient à l’annuler en postulant une identité entre l’*ergon* des Athéniens et le *logos*. Il garde le cadre de l’ouverture de l’oraison funèbre, mais il ne s’agit plus de rendre hommage aux soldats morts pour la cité en une cérémonie dont, du reste, il connaît bien le détail et le sens<sup>167</sup>. Ce sont les « pères nourriciers » qu’il convient de célébrer<sup>168</sup>. Ce ne sont plus les *erga* classiques des Athéniens qui justifient l’éloge, mais la *trophè* donnée au monde, qui prend la forme d’une « éducation résidant dans les savoirs et dans l’éloquence » (ἡ ἐν μαθήμασι καὶ λόγοις)<sup>169</sup>. D’emblée c’est donc le *logos* incarné et diffusé par Athènes que le *logos* particulier d’Aristide va honorer. La cité où est née l’éloquence pouvait-elle rêver hommage plus approprié qu’une célébration par un discours ? « Il est normal, affirme l’orateur, de produire ici un discours qui porte sur ces questions et d’honorer la cité par ce qui s’y produit »<sup>170</sup>. Son propos prend même des accents téléologiques : c’est dans la perspective de cet hommage qu’Athènes est devenue le centre de la rhétorique : « Comme si la nature avait prévu dès le début combien Athènes par ses actes l'emporterait sur les autres, elle lui a forgé une éloquence à la hauteur, afin qu'elle fût ornée au moyen de ses propres qualités »<sup>171</sup>.

C’est en ces termes que s’achève ce qui est aussi une véritable procédure de légitimation : « Si notre contribution a quelque valeur, écrit en effet Aristide, (...), c’est à vous qu’elle remonte elle aussi, et par conséquent on ne peut condamner notre discours pour usurpation de nationalité »<sup>172</sup>. Le *Panathénaïque* peut désormais entrer de plain-pied dans l’histoire de l’éloquence attique.

Entre forme littéraire et objet célébré existe désormais l’adéquation parfaite que Périclès appelait de ses vœux. Simplement, elle n’est plus du côté des actes, mais du côté de la parole<sup>173</sup>. C’est non seulement ce que disent le prologue et la péroraison du *Panathénaïque*, mais c’est aussi le sens de la rupture même au sein du discours – qui voit l’histoire linéaire brusquement s’interrompre pour laisser place à un éloge du rayonnement culturel d’Athènes.

### *Présence de l’Athènes contemporaine*

<sup>167</sup> *Panathénaïque*, 368.

<sup>168</sup> *Panathénaïque*, 1 : « C’est un antique usage chez les Grecs – et aussi, je crois, chez la plupart des Barbares – d’exprimer toute la gratitude possible envers ses pères nourriciers. Mais ceux qu’on pourrait placer avant vous comme pères nourriciers, Athéniens, pourvu seulement que l’on semble, d’une façon ou d’une autre, être compté comme Grec, il n’est pas facile de les trouver, à mes yeux tout du moins. Car cette éducation qui est devenue un usage reconnu de tous et commun à tous, toute personne qui procéderait à un examen depuis les origines découvrirait que c’est de vous, tout particulièrement, qu’elle tient son nom et son existence. Aussi peut-on dire que, si dans des cas particuliers, tel ou tel peuple est le père nourricier de tel ou tel autre, selon que la fortune ou les circonstances les ont pour chacun disposés, vous en revanche, c’est l’humanité entière dont vous êtes les nourriciers, les seuls qui soient et même avant que n’existent des pères nourriciers, comme ceux que les poètes appellent “pères des pères” ».

<sup>169</sup> *Panathénaïque*, 2.

<sup>170</sup> *Ibid.* : ...εἰκὸς καὶ τὸν περὶ τούτων λόγον δεῦρο κομίζειν καὶ τιμᾶν τοῖς γιγνομένοις τὴν πόλιν. Les seuls *erga* qu’Aristide met en balance avec le *logos* sont les exploits sportifs aux concours gymniques des Panathénées où il prononce son discours (*Panathénaïque*, 186).

<sup>171</sup> *Panathénaïque*, 329 : ὥσπερ γὰρ προειδυῖα ἐξ ἀρχῆς ἡ φύσις περὶ τῆς πόλεως ὅσον τοῖς ἔργοις προέξει τῶν ἄλλων, κατεσκευάσατο αὐτῇ πρὸς ἀξίαν τοὺς λόγους, ἵνα αὐτὴ τε κοσμοῖτο ὑπὸ τῶν ἑαυτῆς ἀγαθῶν (...).

<sup>172</sup> *Ibid.* : εἰ δὲ δὴ τι καὶ τὸ καθ’ ἡμᾶς (...) καὶ τοῦτ’ εἰς ὑμᾶς ἀναφέρει, οὐκ οὐκ ξενίαν γ’ ἔστι τῶν λόγων καταγνῶναι.

<sup>173</sup> N. Loraux analyse ainsi l’exorde du *Panathénaïque* : « Toute référence aux actes ou à la réalité que devrait égaler le discours a disparu, écrit-elle : *il n’y a plus que du logos*, seul et unique pôle autour duquel s’organise la déclamation (...). Se proposant d’exalter la tradition athénienne des *logoi*, la parole n’a réellement aucune difficulté à s’accorder à un sujet qui lui est homologue » (Loraux 1993, p. 268).

Athènes, ville de l'Empire, est bien présente au sein du *Panathénaïque*<sup>174</sup> ; la ville contemporaine va même jusqu'à frapper de nullité tout son passé : « Si l'on enlevait à la cité, écrit Aristide, ses Erichthonios, ses Cécrops, ses légendes, ses fruits, ses trophées sur terre et sur mer, sa littérature, ses héros, tout ce qui lui a permis de traverser les siècles et si on l'examinait comme les cités qui sont aujourd'hui fières d'elles-mêmes, elle a de quoi l'emporter par ce qu'elle offre à la vue »<sup>175</sup>. Athènes est là dans ses monuments<sup>176</sup>. L'Acropole n'est pas seulement le centre symbolique des cercles qui protègent l'hellénisme<sup>177</sup>, elle rappelle la victoire des Guerres Médiques par des monuments qui font rivaliser « la beauté naturelle et la beauté issue de la richesse et de l'art »<sup>178</sup>. Athènes regorge de temples et de statues « anciennes et nouvelles » (καὶ παλαιὰ καὶ καινὰ)<sup>179</sup>. Toutefois ce sont surtout des monuments plus récents qui signalent la ville. Au premier rang d'entre eux figurent les bibliothèques, désignées comme des « resserres de livres » (βιβλίων ταμιεῖα)<sup>180</sup>, qui, précise Aristide, « constituent l'ornement propre d'Athènes » (μάλιστα τῶν Ἀθηῶν κόσμος οἰκεῖος). L'énumération se poursuit avec la mention des bains « remarquables par leur majesté et leur luxe » (σεμνότητι καὶ τρυφῇ νικῶντα), des promenades et des gymnases – tout cela caractérisant « l'opulence de la ville et son mode de vie actuels » (οἷα δὴ τῆς παρούσης ἐξουσίας καὶ διαίτης)<sup>181</sup>. La constitution mixte est dominée par le rôle de l'Aréopage<sup>182</sup> - institution qui, au second siècle, dispose des pouvoirs les plus importants dans l'administration municipale. Outre ses prérogatives judiciaires, il vote les décrets, les honneurs pour les bienfaiteurs et le héraut de l'Aréopage est, après l'archonte éponyme, le personnage le plus puissant d'Athènes<sup>183</sup>.

### *Le Panathénaïque, un discours sur le monde contemporain*

Il est par conséquent légitime de lire le *Panathénaïque* comme un discours en prise sur sa propre époque. Même si sa date est imprécise<sup>184</sup>, il est postérieur au règne d'Hadrien et peut avoir été composé sous le règne d'Antonin le Pieux. En tout cas, c'est sans doute dans une Athènes marquée par le programme architectural de l'empereur philhellène qu'il convient de replacer la lecture du *Panathénaïque* et le discours peut être considéré comme un reflet littéraire de l'Athènes des Antonins.

<sup>174</sup> Sur l'Athènes du Haut-Empire, nous ne pouvons renvoyer à une bibliographie complète. Nous ne signalons ici que quelques titres : Geagan 1967 ; Follet 1976 ; Geagan 1979 ; Shear 1981 ; Hoff-Rotroff 1997 ; Étienne 2004.

<sup>175</sup> *Panathénaïque*, 354. L. Pernot fait remarquer que la mention des monuments se situe bien à la fin conformément aux prescriptions des théoriciens (Pseudo-Denys, 257, 13-16 et Ménandros II), mais qu'en rappelant immédiatement auparavant (351-353) le site et la situation, Aristide a fait en sorte que les monuments restent liés au site et à la situation (Pernot 1993, p. 215, n. 499).

<sup>176</sup> *Panathénaïque*, 351-356.

<sup>177</sup> *Panathénaïque*, 16.

<sup>178</sup> *Panathénaïque*, 191 : « Athènes orna l'Acropole des monuments commémorant ses actes ; avec sa beauté naturelle, elle fit en outre rivaliser la beauté issue de la richesse et de l'art, si bien que toute l'Acropole tient lieu de consécration, ou plutôt de parure divine » (τοῦτο μὲν γὰρ τὴν ἀκρόπολιν κατεκόσμησε τοῖς τῶν ἔργων ὑπομνήμασι, καὶ τῷ τῆς φύσεως κάλλει τὸ παρὰ τοῦ πλούτου καὶ τῆς τέχνης ἐφάμιλλον προσέθηκεν, ὥστ' εἶναι πᾶσαν ἀντ' ἀναθήματος, μᾶλλον δὲ ἀντ' ἀγάλματος). Voir également § 364.

<sup>179</sup> *Panathénaïque*, 354.

<sup>180</sup> *Ibid.* Athènes compte à l'époque d'Aristide plusieurs bibliothèques : outre les bibliothèques privées (notamment des sophistes, comme celle de Pollux de Naucratis), on mentionnera la bibliothèque de Pantainos (construite en 100 après J.C. comme l'indique une dédicace à Athéna Polias et à Trajan) et la bibliothèque d'Hadrien, évoquée par Pausanias (I.18.9) : Étienne 2004, p. 193-194 et 197.

<sup>181</sup> *Panathénaïque*, 354.

<sup>182</sup> *Panathénaïque*, 385 et 388-389.

<sup>183</sup> Geagan 1967.

<sup>184</sup> Cf. *supra* note 3.

Il est prononcé lors de Panathénées, fête qui est au nombre des six grands jeux panhelléniques reconnus par Rome et qui a été promue par Hadrien au rang eisélastique<sup>185</sup>. Si Aristide ne fait pas un éloge spécifique de la fête, elle reçoit plusieurs mentions<sup>186</sup> – et le discours se présente à la fin comme un *peplos* offert à Athéna<sup>187</sup>. D'une façon générale, Aristide célèbre à l'envi un lieu où l'ancien et le nouveau se côtoient et rivalisent : « Certains de ces biens, écrit-il en effet, Athènes les a toujours eus, d'autres datent d'aujourd'hui ; elle n'a pas été privée du souvenir de ce qui faisait son excellence et inversement elle n'a jamais manqué de ce qui fait son bonheur aujourd'hui (...). Seule entre les cités, elle surpasse l'ancien par l'ancien, le nouveau par le nouveau, ou si l'on veut, l'ancien par le nouveau, le nouveau par l'ancien... »<sup>188</sup>. Ce jeu entre l'ancien et le nouveau caractérise précisément la politique d'Hadrien à Athènes – dans sa volonté de s'inscrire dans la ville ancienne et de créer une ville nouvelle. L'empereur tient à imposer sa marque dans les lieux urbains liés aux origines d'Athènes. À cet effet, Pausanias rapporte que son effigie se dresse dans le Parthénon aux côtés de la statue d'Athéna<sup>189</sup> ; une statue de Zeus-Hadrien côtoie celle de Zeus Libérateur sur l'Agora. La création de la tribu Hadrianis est l'occasion d'ériger une nouvelle statue de l'empereur sur la base des héros éponymes et de l'admettre parmi les fondateurs mythiques d'Athènes<sup>190</sup>. Parallèlement se construit la « Nouvelle Athènes d'Hadrien », au nord et à l'est de la porte d'Hadrien et de l'Olympiéion. En somme, « tout était fait pour que fonctionne en parallèle l'ancien et le nouveau »<sup>191</sup>. Enfin, si Thésée avait fondé les Panathénées, Hadrien fonde les Panhellenia<sup>192</sup>, et fait d'Athènes le siège du Panhellénion<sup>193</sup>, lui réattribuant là un titre très ancien de métropole. D'une certaine manière, l'Athènes d'Hadrien qui se construit en regard de celle de Thésée trouve un équivalent dans l'Athènes du *Panathénaïque* où les époques fusionnent en un lieu unique.

#### *Au-delà d'un discours épideictique*

Si cette hypothèse a quelque valeur, elle donne un nouveau sens au discours d'Aristide. Adressé à tous les Grecs, il leur rappelle qu'Athènes est bien le centre du monde hellénique et le foyer de l'hellénisme, et entre ainsi dans la charte du Panhellénion. Pour faire partie de cette institution à sens religieux, chaque cité devait fournir la preuve de ses origines grecques<sup>194</sup>. Telle est peut-être la signification qu'il faut donner à la façon dont Aristide conclut son développement sur les honneurs dont jouit l'Athènes de son époque : « Les individus ne sont pas les seuls à respecter Athènes, écrit-il, les cités aussi la respectent, celles qui ont été véritablement fondées à partir d'ici et par vous préféreraient dire qu'elles descendent de vous plutôt que d'acquérir une puissance égale à la vôtre, et *les autres tournent en rond en cherchant*

<sup>185</sup> Spawforth 1989.

<sup>186</sup> *Panathénaïque*, 185-188 ; 362. Au paragraphe 38, Aristide fait allusion à la fondation des Panathénées.

<sup>187</sup> *Panathénaïque*, 401.

<sup>188</sup> *Panathénaïque*, 355. Ce texte n'est pas sans évoquer les monuments de l'Acropole dans l'Athènes de Périclès décrits par Plutarque comme antiques dès leur naissance (*Vie de Périclès*, 13).

<sup>189</sup> I.24.7.

<sup>190</sup> Pausanias, I.5.5.

<sup>191</sup> Étienne 2004, p. 204.

<sup>192</sup> Aristide, du reste, fait une allusion indirecte à cette fête, lorsqu'il mentionne les *Eleusinia*, qui concurrençaient en ancienneté les Panathénées (*Panathénaïque*, 362). D'après S. Follet, les *Eleusinia*, « encore assez souvent citées au Ier siècle, sont ensuite éclipsées par les concours qu'Hadrien a créés ou rénovés, tandis que les Panathénées, célébrées avec éclat, restent le symbole de la glorieuse Athènes ». D'après elle, Aristide prouve ici qu'il connaît la double tradition : Follet 1976, p. 328-343 (citation p. 328).

<sup>193</sup> Nous suivons ici l'interprétation du « programme d'Hadrien à Athènes » proposée par R. Étienne (Étienne 2004, p. 200-204).

<sup>194</sup> Voir notamment Spawforth-Walker 1985 et 1986 ; Jones 1996 ; Spawforth 1999.

le moyen de remonter jusqu'à vous »<sup>195</sup>. L'histoire que fournit le *Panathénaïque* fait d'Athènes la cité originelle de tous les Grecs. Ainsi, peut-être Athènes trouve-t-elle là le manifeste rhétorique correspondant à son statut de centre du Panhellénion.

Mais cette histoire modèle où tous les Grecs font partie d'Athènes a peut-être aussi une autre portée. La course aux titres de gloire dans le monde des cités de l'Orient grec crée un contexte de compétition et génère des rivalités et des conflits<sup>196</sup>. Il est dès lors tentant de prêter au *Panathénaïque* une dimension délibérative<sup>197</sup>, et de le rapprocher des exhortations à la concorde lancées aux Grecs des cités, par plusieurs orateurs et intellectuels – comme Plutarque et Dion de Pruse et comme Aristide lui-même.

Ainsi, c'est bien l'Athènes romaine que célèbre le *Panathénaïque*. Elle est le point d'aboutissement de l'ensemble du discours : c'est l'éclat d'une ville dans son rayonnement littéraire et linguistique, dans son statut de centre religieux, dans son architecture aussi, qui est célébré. Tout le passé est infléchi pour montrer non pas qu'une Athènes originelle s'est perpétuée, mais que l'Athènes romaine a toujours existé. C'est l'Athènes des empereurs qui est sortie du sol de l'Attique – lieu de l'éloquence et du savoir, espace que régit l'Aréopage, don des dieux à l'époque mythique<sup>198</sup> et institution impériale.

Il fallait peut-être le détour par l'histoire pour le prouver. Une histoire avant tout axiologique, immobilisée pour illustrer les qualités d'un peuple qui existent depuis toujours et se perpétuent sans s'affaiblir ; une histoire qui fait aussi la preuve de l'impropriété de l'histoire classique chargée, elle, de décrire des phénomènes d'évolution et de transformation. Il fallait aussi le détournement des voies de l'historiographie traditionnelle. Les voies que choisit Aristide sont avant tout celles du détour et de l'anticipation – et comme dans un cercle, on ne peut trouver ni point de départ, ni point d'arrivée, ou plutôt l'un et l'autre se rejoignent inmanquablement.

Par ailleurs, Athènes, à la fois première et principe, conçoit, au long des siècles, des modèles d'actions et de décision politique – qui, pour certains, s'analysent à travers le prisme romain. Une telle hypothèse confirme, s'il en était encore besoin, que le *Panathénaïque* et le discours *À Rome* doivent être lus ensemble<sup>199</sup>. D'une certaine façon, Athènes sert de « pré-histoire » à Rome : ses comportements, ses décisions et ses actions entrent en convergence avec les propres choix de Rome. La romanisation de son histoire fait d'elle une anticipation de l'*Urbs* qui, à son tour, prend le relais d'Athènes dans sa mission d'éducation consolidant « les bases de la civilisation et de l'état actuel » que la cité grecque a jetées<sup>200</sup>. Lus solidairement, les deux discours composent une histoire continue du monde : ils ancrent l'hellénisme dans les temps immémoriaux d'Athènes qui échappent à l'exploration rationnelle et l'historicisent ensuite par

---

<sup>195</sup> *Panathénaïque*, 334.

<sup>196</sup> Heller 2006.

<sup>197</sup> Cf. e.g. *Panathénaïque* 403. Oliver 1968, p. 15 et p. 21. Voir *contra* Pernot 1993, p. 92-93.

<sup>198</sup> *Panathénaïque*, 46-48 (voir notamment 47 : « L'Aréopage est entouré d'un honneur si unanime que ceux qui perdent leur procès le chérissent autant que ceux qui le gagnent et toutes les magistratures, toutes les assemblées, et – le plus important, le peuple lui-même, sont tous de simples citoyens qui se soumettent aux procès qu'on juge en ce lieu. Et cet endroit est pratiquement le seul à ne pas avoir été touché par le changement (...) »).

<sup>199</sup> Ils devront être complétés, dans cette optique, avec les autres discours aux villes et certains des hymnes du corpus aristidien.

<sup>200</sup> *À Rome*, 101 ; cf. *Panathénaïque*, 34-38.

le biais de Rome, héritière et promotrice des valeurs grecques<sup>201</sup>. Se confirment ainsi les interactions, les échanges subtils de description et d'analyse entre les deux éloges<sup>202</sup> :

Derrière l'apparence d'un discours épideictique, le *Panathénaïque* est un creuset – où se fondent histoire, éloge, manifeste et exhortation. Finalement, peut-être Aristide a-t-il su créer la nouvelle forme rhétorique qu'Athènes, à ses yeux, méritait.

Estelle OUDOT  
Université de Bourgogne – CPTC (EA 4178)

### Bibliographie

- Beecke 1908 : E. Beecke, *Die historischen Angaben in Aelius Aristide Panathenaikos auf ihre Quellen untersucht*, diss. Strasbourg.
- Behr 1968 : C.A. Behr, *Aelius Aristides and the Sacred Tales*, Amsterdam.
- Boulanger 1923 : A. Boulanger, *Aelius Aristide et la sophistique dans la province d'Asie au II<sup>e</sup> siècle de notre ère*, Paris.
- Carsana 1990 : C. Carsana, *La teoria della « Costituzione mista » nell'età imperiale* (Biblioteca di *Athenaeum*, 13), Côme (chapitre V : « Elio Aristide : lo stato mondiale come costituzione mista », p. 65-81).
- Darbo-Peschanski 1995 : C. Darbo-Peschanski, « Fabriquer du continu », *Storia della storiografia*, 28, p. 17-34.
- Downie 2011 : J. Downie, « Portrait d'un rhéteur : Aelius Aristide comme initié mystique et athlète dans les *Discours sacrés* » in T. Schmidt et P. Fleury (éds), *Perceptions of the Second Sophistic and its Times, Regard sur la seconde sophistique et son époque*, Toronto-Buffalo-London, 2011, p. 76-86.
- Étienne 2004 : R. Étienne, *Athènes, espaces urbains et histoire. Des origines à la fin du III<sup>e</sup> siècle après J.C.*, Paris.
- Follet 1976 : S. Follet, *Athènes au II<sup>e</sup> et au III<sup>e</sup> siècle. Etudes chronologiques et prosopographiques*, Paris.
- Gascó 1992 : F. Gascó, « Elio Aristides : historias griegas para tiempos romanos » in F. Gascó, E. Falque (éds), *El pasado renacido. Uso y abuso de la tradicion clasica*, Séville, p. 39-54.
- Geagan 1967 : D.J. Geagan, *The Athenian Constitution after Sulla* (*Hesperia*, Suppl. 13), Princeton.
- Geagan 1979 : D.J. Geagan, « Roman Athens : some Aspects of Life and Culture I. 86 B.C. - A.D. 267 », *ANRW* II. 7, 1, Berlin, p. 371-437.
- Grethlein 2010 : J. Grethlein, *The Greeks and their Past – Poetry, Oratory and History in the Fifth Century BCE*, Cambridge (ch. 8 : « Thucydides », p. 205-214).
- Haury 1888 : J. Haury, *Quibus fontibus Aelius Aristides usus sit in declamatione quae inscribitur PANAQHNAIKOS*, Augsburg.
- Heller 2006 : A. Heller, « Les bêtises des Grecs ». *Conflits et rivalités entre cités d'Asie et de Bithynie à l'époque romaine (129 a.C.-235 p.C.)*, Bordeaux.
- Hoff-Rotroff 1997 : M.C Hoff et S.I. Rotroff, *The Romanization of Athens*, Oxford.
- Hubbell 1913 : H. M. Hubbell, *The Influence of Isocrates on Cicero, Dionysius and Aristides*, New Haven-London-Oxford.
- Jones 1996 : C.P. Jones, « The Panhellenion », *Chiron*, 26, p. 29-56.
- Jung 2006 : M. Jung, *Marathon und Plataiai : Zwei Perserschlachten als "lieux de mémoire" im antiken Griechenland*, Göttingen.
- Lanier 1986 : C. Lanier, « Le problème de la constitution mixte chez Aelius Aristide » in B. Cassin (éd.), *Positions de la sophistique*, Paris, p. 247-265.

---

<sup>201</sup> Oudot 2006b.

<sup>202</sup> Sur l'*interpretatio graeca* de l'Empire, Pernot 1993, p. 754-762 et Pernot 1998.

- Lenz-Behr 1976-1980 : F.W. Lenz et C.A. Behr, *P. Aelii Aristidis opera quae exstant omnia*, vol. I (or. I-XVI), Leyde.
- Loroux 1993 : N. Loroux, *L'invention d'Athènes*, Paris.
- Loroux 1996 : N. Loroux, *Né de la terre. Mythe et politique à Athènes*, Paris.
- Loroux 1997 : N. Loroux, *La cité divisée. L'oubli dans la mémoire d'Athènes*, Paris.
- Mantovani 1990 : M. Mantovani, *Bellum iustum. Die Idee des gerechten Krieges in der römischen Kaiserzeit*, Berne.
- Oliver 1968 : J.H. Oliver, *The Civilizing Power. A Study of the Panathenaic Discourse of Aelius Aristides against the Background of Literature and Cultural Conflict, with Text and Translation and Commentary* (Transactions of the American Philosophical Society, N.S., 58, 1), Philadelphie.
- Oudot 2001 : E. Oudot, « Penser l'autochtonie athénienne à l'époque impériale » in V. Fromentin et S. Gotteland (éds.), *Origines Gentium*, Bordeaux, p. 95-107.
- Oudot 2003 : E. Oudot, « Athènes divisée et réconciliée : le point de vue des orateurs de la Seconde Sophistique sur les événements de 404-403 », in S. Franchet-d'Espèrey, V. Fromentin, S. Gotteland et J.-M. Roddaz (éds.), *Fondements et crises du pouvoir*, Bordeaux, p. 253-270.
- Oudot 2006a : E. Oudot, « Au commencement était Athènes. Le Panathénaïque d'Aelius Aristide ou l'histoire abolie », *Ktèma*, 31, p. 247-61.
- Oudot 2006b : E. Oudot, « L'Athènes primitive sous l'empire romain : l'exemple du Panathénaïque d'Aelius Aristide », *Anabases* 3, p. 195-212.
- Oudot 2008a : E. Oudot, « Aelius Aristides and Thucydides : Some remarks about the *Panathenaic Oration* » in W.V. Harris and B. Holmes (ed.), *Aelius Aristides between Greece, Rome and the Gods*, Leiden-Boston, p. 31-49.
- Oudot 2008b : E. Oudot, « “Dresser un trophée sans verser le sang” : Athènes dans la rhétorique du II<sup>e</sup> siècle – L'image d'un empire linguistique et ses enjeux », in L. Villard (éd.), *Langues dominantes, langues dominées*, Mont-Saint-Aignan, p. 65-84.
- Pernot 1993 : L. Pernot, *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, Paris.
- Pernot 1997 : L. Pernot, *Éloges grecs de Rome*, Paris.
- Pernot 1998 : L. Pernot, « La rhétorique de l'Empire ou comment la rhétorique grecque a inventé l'empire romain », *Rhetorica*, 16, p. 131-148.
- Pernot 2008 : L. Pernot, « Aelius Aristides and Rome » in W.V. Harris and B. Holmes (ed.), *Aelius Aristides between Greece, Rome and the Gods*, Leiden-Boston, p. 175-201.
- Robert 2013 : F. Robert, *Les œuvres perdues d'Aelius Aristide : fragments et témoignages*, Paris.
- Saïd 2006 : S. Saïd, « Rewriting of the Athenian Past : from Isocrates to Aelius Aristides » in D. Konstan et S. Saïd (éd.), *Greeks on Greekness. Viewing the Greek Past under the Roman Empire*, Cambridge Philological Society, Cambridge, p. 47-60.
- Sartre 1991 : M. Sartre, *L'Orient romain. Provinces et sociétés provinciales en Méditerranée orientale d'Auguste aux Sévères (31 avant J.-C. - 235 après J.-C.)*, Paris.
- Shear 1981 : T.L. Jr. Shear, « Athens : from City-State to Provincial Town », *Hesperia*, 50, p. 356-377.
- Spawforth 1989 : A.J.S. Spawforth, « Agonistic Festivals in Roman Greece » in S. Walker-A. Cameron (éds.), *The Greek Renaissance in the Roman Empire, Papers from the tenth British Museum Classical Colloquium (Bulletin of the Institute of Classical Studies, Suppl. 55)*, Londres, p. 193-197.
- Spawforth 1999 : A.J.S. Spawforth, « The Panhellenion Again », *Chiron*, 29, p. 339-352.
- Spawforth-Walker 1985 : A.J.S. Spawforth et S. Walker, « The World of the Panhellenion », *Journal of Roman Studies*, 75, p. 78-104 et pl. I-III.
- Spawforth-Walker 1986 : A.J.S. Spawforth et S. Walker, « The World of the Panhellenion », *Journal of Roman Studies*, 76, p. 88-105 et pl. III-IV.
- Toulouse 2008 : S. Toulouse, « Les chaires impériales à Athènes aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles » in H. Hugonnard-Roche (éd.), *L'enseignement supérieur dans les mondes antiques et médiévaux*, Paris, p. 127-174.
- Veyne 2005 : P. Veyne, « Qu'était-ce qu'un empereur romain ? » *L'empire gréco-romain*, Paris, p. 15-78.
- Vix [à paraître] : *Alexandros de Cotiaeon, un grammairien grec dans l'Empire romain*, Paris.

